

Le
MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste

No 157 • Janvier 1970 • 2 F

1921 - Attentat de Milan : Marche sur Rome

**1934 - Incendie du Reichstag :
Prise du pouvoir par Hitler**

1969 - Attentats de Milan et de Rome

**La fenêtre d'où l'on jette
Giuseppe Pinelli
s'ouvre sur le fascisme**

**La provocation policière
arme de gouvernement
est l'agent principal
du fascisme**

POSITION

« Nous ne voulons ni gracier ni trébucher, et nous marcherons toujours en avant jusqu'à ce que la révolution, but de nos efforts, viennent enfin couronner notre œuvre, en faisant le monde libre »

Emile HENRY.

Des bombes explosent depuis quelques mois un peu partout en Italie...

Rien de bien méchant en général, sauf lorsqu'on découvre des engins déposés par des néo-fascistes dans les trains. Et puis, tandis que l'Italie, toute repue et fière de ses glorieuses luttes syndicales et politiques, somnole dans la suffisance habituelle aux démocraties, le 12 décembre 1969 éclate à Milan, en plein centre de la ville, un engin qui tuera 15 personnes.

Et dans cette Italie en proie aux rivalités politiques d'alliances et de compromis, dans cette Italie où la richesse industrielle du Nord écrase la pitoyable misère du Sud, dans cette Italie où règne une manifeste influence gauchiste dans les syndicats, où les mouvements néo-fascistes sont actifs, nous avons vu des centaines de milliers de personnes indignées, des ecclésiastiques, des militaires, des politiciens dont l'honnêteté ne peut bien sûr pas être mise en doute, se lever comme un seul homme pour crier leur crainte et montrer leur dégoût.

Que d'hypocrisie dans une telle mascarade !

Que de naïveté dans un peuple trompé !

Tandis que des milliers d'hommes meurent encore chaque jour un peu partout dans le monde sous la botte de quelques généraux assoiffés de sang, et avec la complicité de tous ceux qui se taisent, tandis que partout on torture, on emprisonne, tandis que chaque « week-end » bourgeois fait plus de victimes sur les routes que les luttes révolutionnaires, l'indignation montre les dents, lorsque grâce à une campagne admirablement agencée et à des manipulations venues de quelque état-major gouvernemental, on cherche à créer une psychose telle que les masses soient plus perméables aux bas sentiments guerriers de vengeance et de mort. Sentiments dont l'utilisation nous fait rappeler un certain incendie qui servit les desseins d'un monsieur Hitler !

Le véritable complot est celui de la police et des politiciens. La chasse est désormais ouverte contre ceux qui osent lever le drapeau de la révolte. Seuls désormais dans cette épreuve de force qui s'engage, les libertaires et tous les anti-autoritaires sincères se doivent de resserrer leurs liens sans aucune faille qui puisse permettre à l'ennemi de manœuvrer à sa guise...

Aujourd'hui encore, le combat est engagé contre la pourriture autoritaire !

Aujourd'hui encore, c'est aux libertaires de faire entendre la claire voix de la justice, de la paix, et de la liberté.

Les attentats de Milan et de Rome sont la monnaie d'une pièce de violence imprimée par une société en mal de survie. Cette situation, nous la constatons, et nous élevons bien haut notre sentiment de solidarité internationale...

Les anarchistes ne sont pas des assassins !

Les assassins sont ceux qui ont tué Pinelli et qui demain seront prêts à nous étouffer à notre tour...

TOUS UNIS, NOUS SERONS PLUS FORTS !

SOYONS VIGILANTS ! LA REVOLUTION A BESOIN DE NOUS TOUS !

HALTE AU COMLOT INTERNATIONAL DE LA POLICE ! ET DES POUVOIRS !

APPEL A TOUS NOS AMIS LECTEURS :

Ce n'est pas en vain que dans les heures difficiles nous faisons appel à nos amis, et l'écho qu'ils nous font nous est un réconfort.

Pour sauver le journal nous avons reçu souscriptions, abonnements, commandes de librairie (particulièrement du rayon livres d'enfants) nous avons vu nos militants intensifier la vente à la criée.

Tout cela est la preuve de l'intérêt que suscite le *Monde Libertaire* et la nécessité qu'il y a pour lui de continuer la lutte.

Rappelons que jusqu'au premier février l'abonnement est maintenu à 20 F pour 12 numéros.

Ne tardez pas à vous abonner.

Nous comptons sur l'effort de tous pour finir de nous sortir de l'ornière.

Notre fraternel remerciement à tous.

Les Administrateurs.

SOUSCRIPTION DÉCEMBRE 1969

Roger Simon, 4 - Gilbert A., 4 - Chaumarel, 20 - Peincède Serge, 100 - Lalagne, 21,50 - Trachsel, 10 - Vailland Bernard, 20 - Voileau Paul, 10 - Freydure Henri, 20 - Millot Guy, 80 - Lefevre, 30 - Simon Louis, 15 - Jean Pierre, 10 - Aubert, 5 - Albert Roy, 20 - Piou, 10 - Groupe Francisco Ferrer, Nantes, 50 - Faugerat James, 50 - Descamp, 5 - Montant, 5 - Vedreuve, 5 - Rousseau Pierre, 10 - Ulric, 12 - Edery, 20 - Saracino, 20 - Peincède, 100 - Bachem, 50 - Glas, 50 - Flamand, 10 - Barrchari, 10 - Hoffer, 10 - Le Coz, 10 - Groupe Charles d'Avray, 30 - Lisse, 10 - Bassa, 5 - Mouchi, 10 - Le Queré, 30 - Mireille Piou, 10 - Anonyme, 1 - Alexandre, 5 - Bakounine, 3 - Louis Berthier, 10 - Anonyme, 0,30 - Chaillot, 4,60 - Bouhot, 5,35 - Fredo, 0,60 - Anonyme, 0,25 - Boursat, 2 - Geoffroy C, 10 - Anonyme, 0,25 - Despeyroux, 5 - Cosson, 10 - Personneau, 20 - Thiberge, 2 - Felsenberg, 5 - Choynet, 7 - Groupe Perpignan, 15 - Fredo, 2,40 - Anonyme, 0,60 - Anonyme, 1 - Bouhot, 3,50 - Yvette, 0,85 - Guillaume, 3.

Sommaire

N° 157

JANVIER 1970

Page

En France

Le « gouvernement » de la maladie 4
par Paul CHENILLE.
Giscard d'Estaing, un homme heureux 5
par HEMEL.
Du commerce à la libre distribution, par des camarades de la F.N.A.C. 5

Dans le Monde

Italie : La situation dans la péninsule 8
par Roland BOSDEVEIX.
— Frère garde-toi à droite, Frère garde-toi à gauche 9
par Hélyette BESS.
Espagne : Y a-t-il des prisonniers politique en Espagne ? 10
Allemagne de l'Ouest 10
Grèce : Farceur 5
par Maurice LAISANT.
Taratata Tito 4
par HELMER.
L'enseignement public est-il gratuit ? 5
par des parents d'élèves de Sjax.

Syndicalisme

Sur le front syndical, le commencement de la fin 7
par Maurice JOYEUX.
Le C.F.T.C. : Putain attitrée de l'Etat et du Patronat 7
par Claude DELAPORTE.

Propos anarchistes

Du désordre à l'anarchie 16 et 11
par Paul CHAUVET.
Les groupes communautaires anarchistes 6
par SARACINO.
L'Inox 11
par Paul CHENILLE.
Classique de l'anarchie : initiateur et non éducateur 11
par E. ARMAND.
L'amour libre 12
par Marguerite DESPRES.

Evasion

Billet de Suisse 4
par Emile PLEUGDENEUC.
En dehors des cioux 4
A rebrousse-poil 4
par P.-V. BERTHIER.
Propos subversifs 4
par le Père PEINARD.
Hippy non frère 12
par Emile PLEUGDENEUC.
Clins d'œil 4

Poésie

Adrian Miatlev 14
par Yves QUEFFELEC.
Le gendarme et le voleur 14
par GOUGAUD.

Littérature

La vraie vie 6
par Arthur MIRA-MILOS.
La Guerre des salamandres 12
par Raymond MARQUES.

Sexualité

Lire le docteur Valensin 13
par Arthur MIRA-MILOS.

Cinéma

Le Satyricon de Fellini 14
par Paul CHAUVET.
Un homme qui me plaît : Claude Lelouch .. 14
par Paul CHAUVET.

Télévision

Un ratage magistral 14
par Susy CHEVET.

Les livres

Les livres du mois 15
par Maurice JOYEUX.

Propos policiers

Une nouvelle forme d'autogestion 6
par RAUCIME.

LE MONDE LIBERTAIRE

Redaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publica
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement	
France :	6 numéros 10 F
	12 numéros 20 F
Etranger :	6 numéros 14 F
	12 numéros 28 F
Par avion :	6 numéros 19 F
	12 numéros 38 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
15, rue du Croissant - Paris (2^e)

A rebrousse-poil
par P.-V. BERTHIER

DES CINQUIÈMES RÉPUBLICAINS

Le gouvernement soviétique, à la mort de Lénine, lui fit édifier un mausolée somptueux et solennel qui est devenu un but et un lieu de tourisme et de dévotion. Comme Lénine était le fondateur du régime soviétique, la chose en soi n'avait absolument rien d'étonnant.

Franco, plus prévoyant que Lénine, s'est fait construire un tombeau de son vivant. Charité bien ordonnée commence par soi-même. En tout cas, il est fort à présumer que si la République devait être rétablie en Espagne avant la mort du « caudillo », elle se contenterait de l'enterrer dans un petit trou pas cher et non dans la fastueuse sépulture qu'il s'est aménagée.

D'autre part, on n'a pas entendu dire que, malgré la relative renaissance du nazisme et du fascisme, la République fédérale allemande et la République italienne aient élevé des cenotaphes à la mémoire de Hitler ni en hommage à Mussolini.

Si, demain, les colonels grecs étaient déboullonnés, pensez-vous que le régime qui leur succéderait érigerait des monuments à leur gloire ? Eh bien ! même si c'était un régime bourgeois et conservateur, je ne crois pas. Je crois que — ne fût-ce que pour sauver les apparences de la démocratie — il essaierait de faire oublier cette sinistre page d'histoire.

La France est donc le seul pays où l'on voit un régime chanter les louanges de l'usurpateur qui l'a renversé, tresser des couronnes — impériales — au factieux qui l'a détruit.

Car enfin, que les partisans d'un régime en glorifient les fondateurs, c'est dans l'ordre des choses, c'est ce à quoi l'on peut s'attendre raisonnablement. Que le prince Napoléon, puisque prince il y a, fasse un pèlerinage aux Invalides,

pourquoi pas ? Mais que les dirigeants, que les gouvernants, que les responsables de la République s'inclinent, plus tournent ou pérorant devant le catafalque où git le vaincu de Waterloo, c'est un non-sens et une absurdité, qui devraient ressortir à la forfaiture s'il subsistait un peu de logique chez ceux que Jupiter, pour nous perdre, semblait malheureusement avoir rendus idiots.

Quoi ! vous vous, dites républicains, vous vous targuez même d'appartenir à une catégorie d'hommes qui ont rétabli la République en France et vous organisez des cérémonies échevelées pour commémorer qui ? pour célébrer quoi ? L'assassin d'une République, et ses hauts faits militaires dont l'un consista justement à botter le train des gens comme vous !

Le 21 janvier, il n'y a que les royalistes qui assistent au service expiatoire célébré à la mémoire de Louis XVI. Les républicains n'y vont pas. Ils jugent, avec raison, que ce ne serait pas leur place.

Pourtant, laissez-moi vous le dire, Louis XVI a fait beaucoup moins de mal à la France, au peuple, à la démocratie et à la révolution que Napoléon dit le grand. On peut presque soutenir que Louis XVI, tout roi qu'il fut, a tenu sur les fonts de baptême la République américaine... même s'il est certain qu'elle eût triomphé sans lui.

Tandis que Napoléon anéantit la République française... du moins ce qui en restait, hélas !

Et plus tard il récidiva... par neveu interposé, ce qui devrait rendre sa parenté un peu suspecte !

Pour des républicains, honorer Louis XVI serait peut-être un sacrilège ; mais honorer Bonaparte est certainement un trahison.

Clins d'œil

IL A PARLÉ

« La conscience du monde ne tolère plus la torture et le terrorisme », proclame Paul VI.

Nous prenons acte volontiers de cette allusion à l'Inquisition de la très catholique Eglise.

Mais cela lui interdira-t-il de bénir les Salazar et les Franco ?

A PROPOS

Les auteurs de détournements d'avions seront passibles de cinq à dix ans de réclusion criminelle.

La loi fait silence sur les détournements de fonds, notamment sur ceux de certaine vignette automobile qui devait secourir les vieux.

Nul doute que ce fâcheux oubli ne soit rapidement réparé.

LE COMIQUE DE LA TROUPE

A Cherbourg, où M. Michel Debré s'est fait vertement apostropher dans un face à face qui n'était ni prévu ni officiel, il a prononcé ces brillantes paroles : « Notre force stratégique de dissuasion se bâtit sous nos yeux depuis dix ans... »

Il y a vraiment des coups de pied au Debré qui se perdent.

PARLONS FRANC

« Éviter l'anarchie et protéger les espaces verts », titre M. Etienne Mallet dans « Le Monde » du 13 décembre. Ce qu'il faudrait d'abord protéger c'est la langue française contre ceux qui emploient des mots dont ils ignorent le sens.

Un concours pourrait être ouvert pour savoir ce que vient faire l'anarchie dans les espaces verts et la prose de certains journalistes dans les colonnes de nos journaux.

BILLET DE SUISSE

Ça y est ! Me voilà enfin dans le paradis enneigé des Alpes, comme ils disent dans les prospectus. C'est chouette, vraiment. Et puis ça fait du bien pour les poumons l'air pur des cimes, c'est grisant

par Émile PLEUGDENEUC

de glisser aussi vite que roule une automobile, c'est chouette, c'est chouette, c'est chouette, les vacances en Suisse.

Ici, quand je suis arrivé, on m'a tout de suite ouvert les bras. Surtout Catherine qui était là par hasard et qui m'a reconnu à mon air de Parisien défrôqué. Catherine, elle bossait à Saint-Denis avant, dans un claque, mais elle trouve que son job est plus « sélect » chez les snobinards, et elle est venue s'installer ici à Zermatt. D'ailleurs, ça lui fait du bien, je vous assure, elle est un peu plus femme chaque jour, et elle a renouvelé certains de ses petits trucs cochons qui vous fontent la danse pour tout le séjour. Et puis Catherine elle est bath, vachement bien charpentée, et elle piete comme une déesse, une déesse de claque bien sûr.

La clientèle est bien : du beau linge, des grosses bagnoles, des michetons et des michetons, du cul de poule, du ministre, du député, de l'officier de carrière, et de la mana à tour de bras et rond de cuisses. C'est drôle d'ailleurs que ce soit comme ça en Suisse ; on pourrait prescrire que tous ces péguenos-là ne savaient pas niquer, eh, c'est que si...

Bon. Donc mon séjour a bien commencé. Je me suis familiarisé avec la neige, j'ai pu réussir à trouver ma crème pour bronzer qui était planquée au fond de ma valise, je suis allé bouffer des raclettes chez Claudius le patron du grand hôtel... et puis j'ai rencontré plein de nanas sur les pistes, dans les bistros et dans les boîtes. Notamment à « L'Hypocrite », où que je me suis senti la petite Barbara, une qui avait couché avec Delon, et qui cause au poste parfois. Elle est mignonne et pas bête, et fait très bien le canard à l'orange, je vous dis. D'autant plus que je suis célibataire (Pour celles qui ça intéresse, je reçois de 5 à 7 à l'Hôtel du Glacier.)

Mais voyez-vous, mon séjour vient d'être gâché. En effet j'ai rencontré hier le type qui ramasse les poubelles tous les matins devant chez moi. Il était avec deux minettes un peu bien le foutou, et se trimbalait en DS 21 Pallas. Et voilà mes vacances gâchées. Je vous dis, ces ouvriers, pour vivre comme ils vivent, eh bien, ils doivent faire autre chose de

Faits divers

TARATA... TITO

Josef Broz, grand maréchal Tito dit avant l'éternité ; en prenant la parole au Congrès de la Ligue des cocos (minettes yougoslaves, nous apprend que sa groupuscule est miné par des fractions nels ; écoutons-le :

« Nous devons être conscients, du fait que divers éléments, aussi bien de vieux réactionnaires que des anarchistes libéraux et des dogmatiques s'unissent contre notre société socialiste d'auto-gestion ».

Voilà que ce cher homme pleurniche et fait pipi à la culotte maintenant que son cher parti est grignolé par les méchants « anarcho-libéraux » et de vilains gauchistes. Mais nous ne pouvons que reconnaître sa sincérité quand il attribue les arrêts de travail à une gestion bureaucratique des directions d'entreprise ; ce qui n'est pas concevable, d'après lui, pour son socialisme en « autogestion ».

Mais nous voudrions bien comprendre, ce qu'il entend, par « anarcho-libéraux ». Est-ce bien des anars ou des libéraux en mal d'idéologie ? Nous connaissons bien une certaine méthode qui a fait ses preuves dans le passé et qui consiste à faire endosser la merdaille à ceux de gauche surtout s'ils ne savent pas la ligne du parti, en les présentant comme des « ennemis du peuple ».

Après Staline, Enver Hadja et Mao, tout le monde lui en veut, ça l'emmerde visiblement, le pauvre homme.

Merci, papa Tito de nous avoir appris que les anars existent toujours en Yougoslavie et pour le montrer notre gratitude nous allons t'abonner gratis, au Monde Libertaire.

HELMER.

Propos subversifs

DIEU existe : il cause au poste

Nous autres les anars, on a beau être des bêtes, on n'en est pas moins aussi intruits que les bourgeois, pour la bonne raison qu'on l'est un peu autant, et on aime bien tout ce qui est moderne et qui marche en faisant un peu de bruit, à la condition que ça marche avec une tête de cochon, que ça dise ses caprices, et que ça fasse un peu de ramdam dans les environs.

Mais faut pas nous prêter de mauvaises intentions. Si on n'aime pas les défilés militaires, c'est pas parce que la musique est mauvaise, c'est parce qu'il y a des cons qui suivent tout ça avec leur cervelle au niveau des articulations, et qu'il n'y a plus chez ces gens-là que les genoux qui pensent. C'est comme à la messe. Pourquoi qu'ils se foutent à genoux les croyants ? Parce que, quand ils communiquent avec l'Autre d'en haut, le monsieur à la grande barbe, le Tout-Puissant qui les a fait crétiens, eh bien, ils gardent pour les prié-dieu le contact de l'esprit qui s'évapore dans leurs rotules. C'est des braves gens quand même, allez, pas méchants pour un sou, mais cons, ça oui alors, pour être cons...

Je connais des gens qui sont zathées (athées en anglais) eh bien eux ils disent qu'ils ne sont pas tous cons ceux qui croient au ciel. Ils espèrent même qu'un jour ils pourront les emporter leurs meubles au ciel, parce qu'ils ne veulent pas les laisser en héritage à leurs sacrés — vandales — gauchistes de fils, qui n'ont plus aucun respect pour la civilisation et la démocratie des bordels. Mais le ciel, il s'en fout, il a trop de meubles, et les gauchistes, ils iront au ciel comme les autres, parce qu'il n'y a pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui payent.

Donc, les croyants ne sont pas tous cons, puisqu'il y en a qui passent leur vie à bénir le autres et à les encourager à continuer de recevoir des coups de pied aux fesses. Il y en a même, des braves curétons qui ont épinglez sur leurs murs des trucs du genre : « Dieu est mort ». « A bas la calotte ! » Ceux-là, on les appelle les progressistes, et s'ils sont progressistes, c'est qu'ils sont pour le progrès, s'ils sont pour le progrès, ils sont pour le bonheur, donc pour la vérité, la liberté, la paix, l'égalité et le reste. C.O.F.D. Donc il y a des braves curés progressistes. D'ailleurs, leur Dieu n'est pas le même que celui des autres, vamps, les intégristes comme ils s'appellent, qui sont tous de vieux conservateurs véreux. Les intégristes c'est la droite, les progressistes c'est la gauche ! Et pour cause, il n'y en a pas de bon Dieu...

Dans le temps, je lui écrivais au bon Dieu qui est au ciel-et-qui-a-un-œil-partout (il me ferait rougir ce con) ! Et il me répondait grâce au timbre que je joignais à ma lettre. Pas sa secrétaire, lui-même qu'il me répondait, avec papier à entête et cachet du paradis. Et puis un jour, il est tombé malade. Une petite grippe de rien du tout, la routine quoi... Mais le pauvre homme... y a laissé son âme. Clams, le bon Dieu. Y en avait dans l'assistance qui faisaient une sale gueule, quand on leur a appris la nouvelle. Ils ne voulaient pas y croire, ils ne veulent toujours pas d'ailleurs. Et voilà comment depuis plusieurs dizaines d'années d'honêtes citoyens vont se brûner la conscience avec un bon Dieu qui a cassé sa pipe.

Je suis même persuadé qu'il est mort, Dieu, uniquement pour nous emmerder. Et ça me fait drôlement rigoler quand j'entends des anars dire : « Dieu du bon Dieu à la F.A. », eh bien on n'en aurait jamais voulu. C'est pas lui qui veut faire la révolution quand même, alors qu'il nous foute la paix. Mais qu'il nous la foute, LA PAIX, bon Dieu. Et quand il nous l'aura foutu sur la terre, définitivement, eh bien là je vous jure, j'irai brûler un clerge, et je ne tromperai plus ma femme. C'est juré...

LE PERE PEINARD.

GISCARD D'ESTAING : un homme heureux

Les dockers sont en grève, il y a des troubles périodiques à l'E.D.F., les étudiants protestent, les commerçants se rebellent, la S.N.C.F. nous fait vivre sous la menace d'arrêts subits du trafic mais, radieux au milieu de cette avalanche de catastrophes, un homme reste souriant et béat : Monsieur Giscard d'Estaing, Ministre des Finances par la grâce de cette Cinquième République.

Que dis-je souriant ? (souriant, on peut l'être dans l'adversité), lui est optimiste, il transpire de plaisir, il exulte de satisfaction.

Noël-Noël expliquant à Madame la Marquise que tout allait très bien après l'incendie de son château, la mort de son cheptel et le décès de ses proches n'est qu'un comparé au regard de cet homme.

Qui avait vu en lui un être épineux et revêche ? S'il vous entretient d'austérité, cette formule s'accorde d'une joie de vivre délectable et il est en mesure d'expliquer aux Français qui ne savent pas s'organiser, comment on peut s'offrir un mois de vacances en Afrique Centrale avec safari, au prix des mille francs que les pouvoirs nous autorisent à sortir hors des frontières.

Pour ne pas comprendre qu'il ne s'agit là que d'une bonne gestion des finances familiales, il faudrait

avoir l'esprit plus lourd que les francs dont nous a dotés Monsieur Pinyan.

Sur sa lancée, il a tenu à féliciter les citoyens de la modification de leur comportement.

C'est, paraît-il, dans la mesure où ils se sont serré la ceinture que l'augmentation de la vie durant le dernier semestre ne s'est élevée que de 2,7.

Avec tous les Français, je ne puis que me réjouir d'aussi remarquables résultats.

Mais à en prendre connaissance, mon civisme se sent gagné par une soif de délation à laquelle jusqu'à ce jour ma nature avait eu la faiblesse de répugner.

Comment ne pas dénoncer à celui grâce auquel prospèrent nos finances, les hausses illicites que pratiquent d'indignes citoyens.

Je livre donc publiquement à Monsieur Giscard d'Estaing les titres et qualités d'un certain receveur des contributions dont l'augmentation des feuilles qu'il m'adresse (je viens d'en refaire le calcul), est non pas de 2,7 mais de 19 %.

Je ne doute pas de la suite qui sera donnée à pareille infraction et des sanctions qui ne manqueront pas de s'ensuivre.

HÉMEL.

FARCEURS ! ...

Non : elle est générale, et je hais tous les hommes : Les uns, parce qu'ils sont méchants et maléficients, Et les autres, pour être aux méchants complaisants Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

MOLIERE
(Le Misanthrope)

La Grèce ne fait plus partie des Etats participant au Conseil de l'Europe.

Il fallait pour qu'elle y justifia sa présence qu'elle put se revendiquer d'un esprit démocratique qui est le lot (comme chacun sait) des nations qui y siègent.

Celles-ci, dans leur pureté, ont mis à peine trente-deux mois pour prendre conscience des emprisonnements, des tortures et des assassinats qui sont monnaie courante sous le régime des colonels.

Devant pareil déni de justice et d'humanité, il était demandé non son « exclusion » mais sa « suspension ».

C'était encore trop pour la généreuse nation à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, et la France proposait sa « suspension différée », laissant aux

bassadeur d'une France aussi grotesque par ses prétentions que veule par ses prises de position.

Tout cela s'explique fort bien. Montrez vos mains, Messieurs, montrez vos mains qui sont tachées ici et là du sang des innocents que vous avez matraqués, assassinés parfois.

Ah ! combien l'ambassadeur de Grèce aurait eu beau jeu, si son procès s'était déroulé, à demander lui aussi des comptes à un pays qui a torturé à mort des manifestants ou présumés tels, qui a violé des femmes dans ses commissariats et qui a mis sa police à la disposition des escarpes internationaux en plein Paris pour faire enlever, assassiner et disparaître Ben Barka.

Et les autres sont-ils plus purs, les actualités et la télévision crient à tous

par Maurice LAISANT

boureaux quelque cinq mois de délai pour poursuivre leurs crimes en toute impunité, sous le regard complice de l'Europe.

C'est alors que, par un coup de maître, l'ambassadeur de Grèce s'est retiré, prenant la direction des opérations et, d'accusé, devenant accusateur.

Il restait aux membres du Conseil de l'Europe, pour ne pas sombrer dans le ridicule et l'ignominie, à poursuivre le procès du pays qui s'était mis au ban de l'humanité.

Rendons cette justice aux représentants des pays scandinaves d'en avoir fait la proposition, mais que pouvaient-ils devant le veto de M. Lipowski, am-

que les politiciens et les polices libelles mêmes sous toutes les latitudes et semblables leurs méthodes, les événements d'Italie sont là pour nous en apporter la preuve.

Montrez vos mains, vous qui avez reconnu l'Espagne de Franco, vous qui pactisez avec les auteurs de « Song My », vous qui avez des ambassadeurs auprès des assassins de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie.

Montrez vos mains ! Tout cela M. Pipinelli l'a fort bien compris et ne s'est pas gêné de le crier à la face de tous ces tartufes.

N'a-t-il pas accusé « certains membres du Conseil de dénoncer les soi-disant méfaits de la Grèce, alors qu'ils cultivent des rapports intimes avec des pays totalitaires et s'apprêtent à donner leur aide financière aux coupables des plus répréhensibles horreurs en Extrême Orient ».

Ce n'est que trop vrai, entre les cyniques fascistes de la Grèce et les dictateurs honteux du Conseil de l'Europe, il n'y a que différence de degré et non pas de nature.

Et ce qui les lie par dessus tout, ce qui les réunira, comme garets autour de l'auge, par dessus toutes les exclusions des O.T.A.N., des Conseils de l'Europe, ou des O.N.U., ce sont les très saintes petites affaires et la religion sacrée du pognon.

L'argent n'a pas d'odeur, dit-on, il n'a pas d'yeux non plus pour savoir de quelle patte sale à quelle sale patte il circule.

Et demain, vous verrez la Grèce, la Grèce criminelle, la Grèce fasciste, la Grèce exclue du Conseil de l'Europe, sollicitée par tous ceux qui ont de la marchandise à écouler et des affaires à traiter.

Ce n'est pas être prophète que de dire qu'ils seront nombreux.

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC FRANÇAIS EST-IL GRATUIT ?

Des camarades de Sfax (Tunisie), nous informent :

A la suite d'une décision du ministère des Affaires étrangères, la scolarisation des sections enfantines des écoles publiques françaises de Tunisie est soumise à une « redevance » de 27 Dinars (entre 270 et 280 francs) par an. Selon l'administration : « L'institution de redevances pour les sections enfantines est une mesure d'ordre général, imposée pour des raisons budgétaires, mesure qui se trouve, de ce fait, irréversible. »

A notre connaissance, cet « ordre général » ne s'étend pas au territoire national. Les enfants des Français qui travaillent à l'étranger n'ont-ils pas les mêmes droits que leurs camarades qui vivent en France ? La scolarité n'est-elle pas gratuite pour tous ?

L'administration objecte qu'il s'agit d'enfants d'âge pré-scolaire. Or, ces enfants-là sont accueillis gratuitement dans les sections enfantines des écoles publiques françaises comme ils le sont dans les autres classes.

Le principe de la gratuité de l'enseignement public est menacé. Ou cela s'arrêtera-t-il ? Est-ce cela, la « démocratisation de l'enseignement » ?

Le Bureau du Conseil des Parents d'Elèves de Sfax (Tunisie)

Du commerce à la libre distribution, de la consommation au profit

Le commerce est uniquement basé sur l'idée de profit et cela quel que soit le mode de distribution. Si l'on considère un objet, il est produit pour être consommé, cet objet peut aussi bien être un humain vendant sa forme de travail (ouvrier, bureaucrate, employé de bureau, putain vendant son sexe... tous se prostituent).

La consommation de l'objet permet aux intermédiaires : Etat, patron, actionnaire, propriétaire... maquereaux de tout genre, de faire un profit ; du consommateur ils ne connaissent que le prix. Par des images de vie idéale, le consommateur est conditionné, façonné, créé pour l'objet-profit : par une certaine recherche esthétique, par la « Pseudo-publicité », par les affiches, la télé, la radio qui disent à longueur de journée que pour être toujours plus jeunes, plus belles et plus douces, le savon pâte moule est le meilleur ; cet homme se rase avec Liff-shave, cette femme ne lui résiste ; pour votre HLM, Bouiquat, et vous êtes dans une forêt de pins. Si vous ne réussissez pas dans la vie, le décorant Machin... la montre de l'homme moderne que l'on jette après avoir regardé l'heure. Et si tout cela ne suffit plus il reste

les concours, les cadeaux surprises, les remises exceptionnelles. De toute manière, le consommateur sera orienté vers l'objet choisi par le producteur de manière à lui assurer, par une grande distribution un énorme profit partagé avec le revendeur et autres intermédiaires. Dans la société capitaliste, le commerce se présente sous DEUX formes principales :

1. A) LE PETIT COMMERCE TRADITIONNEL à vocation familiale et « pour-jadiste » produisant de fortes marges bénéficiaires (30 % à 40 %), à faible productivité mais exploitant généralement 1 ou 2 apprentis sous-payés, lesquels subissent un horaire quotidien démentiel (10 à 15 h).

B) LE CONCESSIONNAIRE qui travaille sous contrat et dépend complètement du producteur en échange de quoi il a le monopole de la distribution (conditions de vente imposées).

2. LE SUPER-MAGASIN qui, à partir de prix nettement moins élevés (marges d'environ 10 à 15 %), obtient un profit plus important en pratiquant la vente intensive. Exemples : LECLERC, FNAC, etc.

Concrètement, un article payé 8 F par chacune de ces deux formes de commerce sera vendu :

— 15 F par les premiers et à 10 exemplaires, soit 15x10 = 150, bénéfice 70 F.

— 10 F par le second mais à 100 exemplaires, soit 10x100 = 1000, bénéfice 200 F (quand il ne bénéficie pas de remises quantitatives spéciales).

Soit un profit trois fois plus élevé. DU PROFIT AU POUVOIR.

Le profit est la marque de ce qui peut être acquis en biens appropriables, hommes et choses, autrement dit, le pouvoir. Il n'y a qu'à voir dans les assemblées diverses : nationale, régionale, communale, ou gouvernement, le nombre de bourses pleines que l'on y rencontre. Tout pouvoir a ses contraintes et ses soumissions (en échange du pouvoir elles sont bien acceptées). L'homme exploité, à une certaine période de son conditionnement, devient consommateur et acquiert un pseudo-pouvoir (purement fictif, subjectif et qui ne dure que tant que l'exploité a

le rôle de consommateur). En tant qu'exploité, par le jeu des hiérarchies, il acquiert un pouvoir parcelaire : chef de tout, de rien, avec un peu de chance, il peut même parvenir à obtenir la cleft des chiottes des cadres.

DU POUVOIR A LA CONSOMMATION

En somme le pouvoir est une source de « néo-bonheur » acquis par le travail, la productivité (augmentation de la cadence), d'où découle la consommation, le profit, le pouvoir de l'homme sur l'homme. De ce fait, l'homme « employé » dans sa totalité ne peut plus CREER, il ne peut que CONSOMMER. L'outil, la pensée, les besoins sont falsifiés pour un bien-être imaginaire, idéal et stéréotypé.

PERSPECTIVES DE LIBRE DISTRIBUTION

Justqu'ici l'objet-profit créait le consommateur, il serait logique que le consommateur détermine lui-même l'objet nécessaire. Dans un contexte LIBERTAIRE il ne serait pas impossible d'envisager la CREATION de l'objet en fonction des besoins par et pour le consommateur.

Plus d'exploiter, plus d'exploité, le consommateur offrirait en échange (selon le cas) en partie, en totalité, ou en part de production équivalente ou la contrepartie. Tout cela implique évidemment un bouleversement radical des structures économiques, la guerre au pouvoir sous toutes ses formes de récupération (stakhanovisme, tyroliisme) par la suppression du législatif en lui opposant la libre association.

QUE CREVE LE COMMERCE DES HOMMES ET DES CHOSSES POUR QUE VIVE LA LIBRE DISTRIBUTION DANS LA GESTION DIRECTE.

Evidemment les perspectives restent des perspectives. En cas d'insurrection il faudrait assurer, dès le départ, l'avenir de la révolution, et « révolutionnariser le commerce » en lui faisant assumer la répartition de l'armement révolutionnaire (pas seulement le fusil mais la nourriture, les médicaments, les vêtements, tout cela à la place de tous les gadgets).

EN ROUTE VERS L'ANARCHIE !

Des Camarades de la FNAC.

COMMUNIQUÉ

DE LA « FÉDÉRATION LIBERTARIA ARGENTINA »

Le 28 octobre 1969 notre camarade Pedro Herrera est mort à Buenos Aires, après une brève maladie, à l'âge de soixante et un ans.

Ce militant anarchiste espagnol arriva en Argentine en 1949.

En Espagne, il fit partie du comité péninsulaire de la F.A.I., membre de la C.N.T., il fut conseiller de la Santé publique de Catalogne durant la révolution de 1936-1939 et premier secrétaire du comité d'unité C.N.T.-U.C.T.

Il fut également responsable à la S.I.A. à la Guilde du livre et à « Tierra y Libertad » avec Santillan.

En exil il poursuivit ses activités et participa au mouvement libertaire en Algérie, puis en France.

En Argentine il était secrétaire aux relations internationales de la F.L.A.

A sa demande, il a été incinéré sans cérémonie.

Les groupes communautaires anarchistes

par
SARACIN

I. — HISTORIQUE

Les eskimos Ammassalik (1) avec 4 000 ans d'expérience communautaire ont prouvé que les communautés égalitaires et sexuelles sont non seulement viables mais encore vigoureuses et capables d'assurer la survie d'individus placés dans un milieu très hostile. Les communautés chrétiennes des premières années de notre ère, synthétisaient les aspirations égalitaires et libertaires des esclaves et du petit peuple. Les communautés du disciple de Manes, Madzec au V^e siècle en Iran réalisaient le partage des biens et des femmes en condamnant toute notion de propriété comme liée au « mal ». Ses idées furent reprises et déformées par les Cathares quelques siècles plus tard dans le sud de la France.

Au Moyen Age, Rabalais créa sur le papier la légendaire abbaye de Thélème où chaque individu bien né était libre de faire tout ce qu'il lui plaisait. En Océanie les habitants des Iles Marquises, en Amérique du Nord les Commanches et un peu partout sur terre il a existé des groupes d'individus ignorant l'argent, la propriété et les tabous sexuels.

Plus récemment, les communautés libertaires espagnoles de 1936 furent économiquement une très grande réussite enviable par les marxistes. Elles furent à l'origine des guerillas qui infligèrent aux troupes de Franco les seuls revers des derniers mois de la guerre.

En Chine, les communes du peuple de 1958 furent un échec indirectement provoqué par l'absence de motivation de ces nouveaux « Deviants » sur ordre. En 1969, les communautés artisanales se diversifiaient. Ces ex-étudiants, ex-salariés ou chômeurs ont ensemble cultivé un jardin potager fournissant abondamment des légumes de toutes sortes, ils ont ensemble planté et récolté un champ de pommes de terre, un champ de maïs, etc. Ils ont encore installé l'eau, l'électricité, les sanitaires, posé un plancher, refait portes et fenêtres. Pour tous l'anarchie est vécue au présent, les obligations sociales rejetées, les tabous sexuels détruits, et cette expérience est mémorable dans le sens du merveilleux, de l'idéal, de l'utopie vécue.

Il va sans dire que tout n'est pas parfait. Les ressources financières n'ont pas augmenté avec le nombre de participants. Les relations individuelles sur le plan sexuel (1) comme sur le plan du travail posent des problèmes qui pour l'instant n'ont pas reçu d'autres solutions que la tolérance, la bonne volonté et le désir de chacun de réussir l'expérience.

A propos de la drogue, responsable à Paris, en Allemagne et dans les pays anglo-saxons de la mort des neuf dixièmes des communautés, la solution provisoire adoptée est que le but à atteindre, l'anarchie au présent, est autrement plus important que l'herbe et pour ne pas donner un prétexte à la police en visite toutes les semaines il a été décidé de ne rien amener « d'illégal ».

III. — L'ORGANISATION

Pour les communautés une organisation serait nécessaire pour leur mise en route d'abord, pour leur survie économique et psychologique ensuite.

II. — EN FRANCE

Les communautés chrétiennes prédominent depuis longtemps : communauté de l'abbé Pierre à Emmaüs près de Charenton dans la Seine, Communauté de l'Arche de Lanza del Vasto près de Lodève avec prière obligatoire et discipline patriarcale assurant l'exploitation de 400 hectares et la vie matérielle de 80 personnes avec plus ou moins de succès depuis presque 20 ans.

Les Katangaïs à la Sorbonne puis à l'Odéon avaient créé leurs communautés abondamment décrites dans les journaux de l'époque. A Nanterre la Base Rouge, étudiants et chômeurs réunis fut une communauté libertaire anti-marxiste puis anti-étudiante.

Les anarchistes et les objecteurs de conscience sont à l'origine d'autres communautés dans le sud de la France. Les Blasis, le Courtal, Oupou, El Faigt, Borde-longue, Villeneuve-du-Bosc sont des communautés naissantes, en vie ou déjà mortes dont parfois quelques membres sont liés à la Fédération anarchiste.

Celle de Villeneuve-du-Bosc dans les Pyrénées n'a pas un an. Elle démarra avec 40 personnes environ. Après quelques départs, trois restèrent dans une villa fermée louée 1 franc l'an au maire du village, gaulliste sympathique.

Communauté sexuelle et financière ouverte à tous et fonctionnant relativement bien elle a tendance à s'étendre. Le nombre de participants dépasse la douzaine sans compter les amis de passage ; d'autres maisons sont louées ; les activités artisanales se diversifient. Ces ex-étudiants, ex-salariés ou chômeurs ont ensemble cultivé un jardin potager fournissant abondamment des légumes de toutes sortes, ils ont ensemble planté et récolté un champ de pommes de terre, un champ de maïs, etc. Ils ont encore installé l'eau, l'électricité, les sanitaires, posé un plancher, refait portes et fenêtres. Pour tous l'anarchie est vécue au présent, les obligations sociales rejetées, les tabous sexuels détruits, et cette expérience est mémorable dans le sens du merveilleux, de l'idéal, de l'utopie vécue.

IV. — THEORIE

La Communauté libertaire réalise l'anarchie de la vie quotidienne de l'individu. Elle est une école de libération au point de vue sexuel et social par la destruction vécue de la famille et de la propriété. L'expérience prouve qu'il ne suffit pas de se dire de se croire libre pour l'être effectivement. La justice, le besoin instinctif de propriété éprouvé à l'égard d'un être ou d'un objet sont des réactions ancrées à l'intérieur de nous-mêmes depuis des millénaires dont il est incroyablement difficile de se débarrasser.

Socialement, les communautés représentent un gigantesque progrès par rapport à la famille. Matériellement, elles signifient un mieux-être immédiat pour le salarié : économie de frigidité, de machine à laver, de logement, de livres, de vêtements, de voiture, de garderie d'enfants, etc. Inéluctablement l'acquisition des libertés sexuelles, économiques et mentales est obligatoirement liée à une révolution libertaire faite dans la pratique le gréviste ou le militant révolutionnaire vivant dans une communauté, sera certain d'être juridiquement soutenu, certain de n'avoir pas agi irresponsablement, puisque compagne et enfant seront assurés du même confort et des mêmes revenus.

Ces communautés pacifiques peuvent être des bases solides de départ d'un mouvement libertaire. Elles sont l'idée vécue. Elles ne sont pas incompatibles avec une activité syndicale ou révolutionnaire, au contraire. Synthèse de la ville et de la campagne, amenant indubitablement un changement complet de l'habitat et la densité démographique équilibrée, elles doivent nécessairement comprendre des activités agricoles et artisanales, base de cette autonomie économique indispensable en plus d'activités salariées qui permettent de rester en contact avec la réalité. Cette autonomie indispensable quoique relative quant à l'essentiel de la nourriture, des vêtements, des meubles et de l'aménagement du logement permet de court-circuiter la cité de consommation capitaliste ou communiste cause la disparition du prolétariat en tant que classe exploitée.

(1) La question sexuelle en octobre 1969 était résolue de la façon suivante : Un lit commun pour tous, quelques chambres individuelles restant disponibles pour ceux qui sont malades ou fatigués. Rien d'imposé, libre choix pour tous.

S'il est ceux qui se font en fait se si lisme, s'est des travaille Et mon cul raiet-ce pa bien l'impre nation du s sont-ils pas lettre C ? ? vant chréti deux mots seul le saif La C.F.T.C. lutte des cl lément dépe justice social ataux, légit politiques, l'abaissement cations ». La surenché choses étar d'autres, tou qu'à plus lon s'inspire de mores et (Amen !). « M » la C.F. à la stricte détermine im ment politici l'attendez p sidere que leurs pou rejeter réso mer comme du travail, é calisme (elle ment tout être révolu tionnement dicales doit reux de l'esp (et v'lan, cont qu'elle do « une élite tr travail (je p ciers). Attention, Sans qu'il s question la préconise l' tion profess compa sur les chefs d'

(1) La question sexuelle en octobre 1969 était résolue de la façon suivante : Un lit commun pour tous, quelques chambres individuelles restant disponibles pour ceux qui sont malades ou fatigués. Rien d'imposé, libre choix pour tous.

S'il est ceux qui se font en fait se si lisme, s'est des travaille Et mon cul raiet-ce pa bien l'impre nation du s sont-ils pas lettre C ? ? vant chréti deux mots seul le saif La C.F.T.C. lutte des cl lément dépe justice social ataux, légit politiques, l'abaissement cations ». La surenché choses étar d'autres, tou qu'à plus lon s'inspire de mores et (Amen !). « M » la C.F. à la stricte détermine im ment politici l'attendez p sidere que leurs pou rejeter réso mer comme du travail, é calisme (elle ment tout être révolu tionnement dicales doit reux de l'esp (et v'lan, cont qu'elle do « une élite tr travail (je p ciers). Attention, Sans qu'il s question la préconise l' tion profess compa sur les chefs d'

D'une nouvelle forme d'auto...gestion

Nos ministres — qui ruissellent d'imagination et qui débordent de verve lorsqu'il s'agit de découvrir quelques tracasseries nouvelles susceptibles de trapper l'usager — mettent à l'étude un projet de loi aux termes duquel des agents en civil munis de passe-partout seraient tenus d'opérer des « tric-trac » sur les voitures en stationnement illicite et de les conduire à la fourrière.

Ce procédé serait, paraît-il, d'une grande économie de temps et libérerait des agents de police qui seront mieux occupés à matraquer ceux qui osent penser que tout ne va pas pour le mieux sous la V^e des républiques, ou à assommer les paisibles passants qui ont le malheur de demeurer ou de circuler aux abords des lieux où notre illicite nationale « fait régner l'ordre ».

Mais le génie de ce projet est qu'il ne permettra pas de distinguer entre l'escarpe qui opérera la carambouille des voitures et le respectable agent de l'autorité qui sera en train de forcer vos portes.

Cela, il faut se le tenir pour dit. Si, d'aventure, vous apercevez sur le trottoir que vous venez de quitter un individu qui, muni d'un trousseau, se met en mesure de vous faucher votre véhicule, gardez-vous bien de crier au voleur, cela pourrait vous coûter cher.

Allez jusqu'à la fourrière pour y payer la rançon exigée.

Si, par hasard, il s'agissait d'un spécialiste non assermenté opérant pour

son compte, la chose est moins grave. D'abord, il vous reste des recours et vous pouvez porter plainte sans vous faire passer à tabac.

Ensuite, vous avez quelque chance que votre voleur, ayant mis votre réservoir d'essence à sec, abandonne votre voiture.

Souhaitez en ce cas que ce soit dans un de ces rares endroits où les automobilistes peuvent trouver place. Sinon, vos serrures seraient une deuxième fois violées et votre engin conduit à la fourrière (voir plus haut), avec processus identique.

Reste la solution, à déconseiller, de prétendre pouvoir distinguer d'un premier coup d'œil le professionnel de vol à la tire de l'employé officiel qui vous subtilise votre véhicule.

Cela risquerait de vous conduire à des mécomptes.

RAUCIME.

LIVRES D'ENFANTS	
Vente à la librairie Publico	
Enfants de tous les pays	11.50
Contes divers	14.50
Le Petit Prince : Saint-Exupéry	14.60
Pour les enfants : Brassens,	
Gougoud	15.50
Jacquou le Croquant : E. Le Roy	14.14
Brin, le Petit Ane : Prévert	10.90
Crin blanc	10.90
Et Patati et Patata	12.00

LA VRAIE VIE

Nietzsche honoré, Nietzsche trahi, mutilé, oublié, commémoré, bref Nietzsche incompris ! On enseignait couramment depuis plusieurs dizaines d'années dans les « hauts lieux » de la pensée spéculative, un Nietzsche bien clair, bien simple, bien puissant, bien romanesque. Les vérités étaient définitives, et il ne faisait aucun doute pour qui la profession était la philosophie cloîtrée dans les livres, que cet antéchrist fut un des générateurs de l'esprit aryen, nationaliste, antisémite. Parce qu'il n'a jamais voulu s'enticher du pâle socialisme des humanitaires pensifs, parce qu'il a toujours combattu la pauvreté démocratique triomphatrice de l'esprit féministe et décadent, parce qu'il pensait que l'homme n'est qu'une étape (étape de l'esprit où les contradictions raison-sentiment, civilisation-liberté, faiblesse du peuple-force des maîtres, deviennent des antagonismes que seule la violence peut renverser, et étape biologique aussi !) entre l'animal et le surhumain, il était facile de le classer parmi les broyeurs d'hommes.

Hélas, pour ceux que la pâle raison animait et qui ne savaient pas lire avec leur ventre, on s'aperçut bientôt que pour pénétrer Nietzsche, il fallait non seulement réapprendre à lire, mais aussi réapprendre à vivre, à aimer, à se passionner, à se battre. Ainsi Nietzsche renaissait à la fois dans la grande famille philosophique de notre temps, mais aussi dans la grande famille révolutionnaire de notre espace.

C'est dans cet esprit que des hom-

mes qui ont gardé le sens des vérités et des libertés, ont décidé la création de la « Société-Nietzsche », qui entretient une plate-forme de recherche et de dialogue autour de l'œuvre de celui dont nous oublions trop souvent que sa pensée fut essentiellement libertaire, et dont l'expression fut avant terme le surréalisme.

Dans le bulletin de la « Société Nietzsche » (*), « Engadine », on peut lire au-dessus de la signature de Pierre Lance : « Elle (la pensée de Nietzsche) ne saurait servir de nourriture à l'espérance, pro-clérical, et pro-tatisme de l'occupation. Nous ne serons jamais des vigiliants sur ce point. La sensibilité l'intuition, le sens de la mesure doivent toujours guider nos pas. Parmi les essentiels devoirs de notre société française celui-là : préserver Nietzsche de ses mauvais amis et de tous les faiseurs de dogmes et de systèmes qui oseraient légiférer en son nom. »

C'est certainement (quoique en disant les négateurs de l'amour) dans Zoroastrianisme qu'il faudra trouver un jour le sens de la vraie vie. « La vraie vie est ailleurs » disait un slogan de mai. La vraie vie est sur les hauteurs, car c'est des hauteurs que tombe la foudre. »

On ne peut décemment pas reprocher à Nietzsche de s'être bien peu intéressé aux hommes : c'est ce qui lui a permis de s'intéresser à l'homme. Et maintenant, nous les anarchistes qu'il n'est en fin de compte que lui d'intéresser.

Arthur MIRA-MILCS.

(*) J. Pieuchot, 19, avenue Général Leclerc, Paris (14^e).

Le commencement de la fin

L'agitation fébrile qui ces derniers mois a secoué le monde ouvrier vient de se conclure par des accords qui sont souvent la négation des principes qui avaient été la justification de son déclenchement. Et lorsqu'on prend un peu de recul pour échapper au conditionnement de la presse et de la radio on constate que cela a été rendu possible par le caractère fragmentaire de ces conflits, par leur faible densité, par le minceur de la revendication par rapport à l'enjeu économique proposé au pays.

La grève de l'E.D.F. est le symbole de l'incompétence générale des organisations syndicales, de l'inconsistance des revendications face aux transformations économiques profondes qui s'accomplissent, de l'inconsistance des responsables syndicaux qui arrêtent ou lancent des mouvements sans une étude sérieuse du contexte. Et cette incohérence générale prend sa source dans la politisation ouverte ou camouflée des centrales syndicales, ce qui fait dépendre leurs luttes de facteurs étrangers aux intérêts des travailleurs.

Assurément lorsque le syndicat cégétiste de l'E.D.F. dénonce une politique de concertation qui n'est qu'un bavardage qui ne débouche sur rien, il a raison et l'on voit bien que la politique du dialogue est une manœuvre gouvernementale pour faire trainer les choses. Mais lorsque dans les conditions ambiantes il déclenche une grève qui aboutira à une capitalisation en rase campagne, on ne voit pas de raison politique pour la justifier, alors que l'on voit bien les raisons politiques qui conduisent d'autres organisations syndicales à refuser de s'associer à l'action. Le résultat le plus clair de cette incohérence syndicale c'est le contrat de progrès que les syndicats de l'E.D.F. ont signé et que la C.G.T., après un baroud d'honneur, signera malgré la comédie du référendum. Même discordance à la recherche scientifique où cette fois c'est la C.G.T. qui retardera le plus possible et ne s'associera que sur le tard à la grève générale déclenchée par d'autres organisations syndicales. Les résultats seront dans ce cas médiocres. Les organisations syndicales s'en rendent parfaitement compte et seuls les motifs cachés de leurs actions les empêchent d'avoir recours à une action commune qui ne peut être efficace que si elle est décidée

librement et en dehors des pressions politiques quelles qu'elles soient.

Nous n'en sommes pas encore là ! Nous n'en serons peut-être jamais là et ce sera la fin d'un syndicalisme qui se sera pourri de l'intérieur. Et ce sont les travailleurs qui en porteront la responsabilité majeure pour avoir accepté sans discuter les méthodes de luttes discutables des appareils syndicaux. La C.G.T. communiste peut bien tenir un congrès national sans qu'aucune opposition n'ait la possibilité de se manifester, cela laisse indifférente une base qui se contente de larmoyer qu'elle n'est pas communiste, elle, mais qui par paresse accepte toute la politique communiste de ses dirigeants. F.O. peut bien écarter toute solution révolutionnaire par peur du communisme sans que cette base rappelle à sa direction qu'il

par Maurice JOYEUX

existe des options révolutionnaires qui n'ont rien de commun avec la dictature russe. La C.F.D.T. peut bien faire un pas de valse avec les uns ou les autres, sans que sa base lui rappelle qu'il y a un minimum de décence dans les engagements qu'on prend envers autrui. Oui les hommes qui dirigent les centrales ne le font qu'avec l'accord de leur base et celle-ci donne cet accord par paresse, plus que par conviction, réclamant du syndicat une garantie circonstancielle à ses problèmes personnels qui sont les seuls qui l'intéressent vraiment en échange du feu vert pour la « grande politique syndicale » dont elle se fout. Oui les centrales sont le reflet d'une classe ouvrière démo-bilisée, endormie dans un médiocre confort petit bourgeois.

Le réveil sera dur. Le gouvernement qui a bien compris est passé à l'attaque. Son arme c'est la tartine de confiture, l'intéressement, l'actionariat, le contrat de progrès, et j'en passe. C'est-à-dire l'intégration à l'économie capitaliste qui est encore plus grave que l'intégration politique, car l'ouvrier

alors, sera lié étroitement au système comme le galérien à son boulet.

Contre ce danger les organisations syndicales ont pris position, brandi des foudres dérisoires. On signe partout des contrats d'intéressement et on continuera à en signer. Les organisations syndicales le savent, et déjà, elles préparent les organismes destinés à gérer les actions, les obligations, en un mot les fonds gelés pendant cinq ans, au compte d'ouvrier devenu actionnaire propriétaire de la machine qui l'écrase. Leurs cris sont destinés simplement à gagner du temps jusqu'à ce que les ouvriers acceptent la mutation de leurs conditions d'existence qui les transformera en associés de leur propre exploitation.

Et les ouvriers sans enthousiasme accepteront le contrat, ce contrat qui se traduira par le renforcement des hiérarchies de fonction, par l'abandon, en tout cas et la limitation d'un droit de grève qui lorsqu'il sera violé mettra en cause à travers le contrat les avantages acquis. Ils accepteront parce qu'ils ne voient pas d'autre issue à leur participation à la production intense dont ils sont les artisans.

Ce qui fut autrefois la raison profonde du refus par les travailleurs de l'aliénation de leur mouvement syndical, le refus de la tartine de confiture, c'est l'espoir que l'organisation syndicale portait en elle d'un destin prodigieux, d'une espérance merveilleuse qui permettrait à l'humanité de construire le monde des rêves du philosophe, de l'idéaliste, du socialiste égalitaire. Aujourd'hui, ces espoirs ont rétréci comme une peau de chagrin et les murs sales de la rue La Fayette, de l'avenue du Maine ou du square Montholon ressemblent plus à ceux des asiles de vieillards, qu'à ceux des palais merveilleux, construits à travers l'imaginaire, par des centaines de mille de prolétaires qui sont morts pour en cimenter à jamais les pierres.

Oui nous sommes au commencement de la fin de l'illusion syndicale, mais le syndicalisme peut se prolonger, se recréer, non pas en comptant ses ancêtres ou en rappelant ses quartiers de noblesse, mais en se laissant faire un enfant au coin de la rue, par la violence révolutionnaire, cette grande génitrice de l'humanité.

La C.F.T.C., putain attirée de l'Etat et du Patronat

S'il est une organisation de travailleurs qui se prétend syndicale, mais qui, en fait se situe aux antipodes du syndicalisme, s'est bien la C.F.T.C., confédération des travailleurs chrétiens. Confédération ? Et mon cul ouais ! Travailleurs ? Ne se réalisent pas plutôt des cadres ? J'en ai bien l'impression. Mais dans la détermination du siècle ses responsables ne se sont-ils pas trompés quant à la dernière lettre C ? Pensaient-ils crétins en écrivant chrétiens ou considéraient-ils les deux mots comme synonymes ? (Dieu seul le sait !).

La C.F.T.C. n'entend pas développer la lutte des classes qui selon elle est totalement dépassée et dénuée de la notion de justice sociale dans le syndicalisme. Elle entend poursuivre par tous les moyens légaux, légitimes, auprès des organismes politiques, économiques et nationaux l'aboutissement de ses « justes revendications ». Elle doit pareillement rejeter la surenchère revendicative, certaines choses étant faisables immédiatement, d'autres, toujours selon elle, ne l'étant qu'à plus long terme (ben voyons !). Elle s'inspire de la morale chrétienne et désire faire appel au concours des forces morales et religieuses de la patrie (Amen !). Mais, avec un grand « M » la C.F.T.C. désire berner son action à la stricte défense des travailleurs et se détermine indépendante de tout groupement politique ou religieux (vous ne l'attendiez pas celle-là hein !). Elle conçoit que la seule chance des travailleurs pour maîtriser leur destin est de rejeter résolument la passivité, de s'affirmer comme des hommes actifs du monde du travail, c'est-à-dire adhérent au syndicalisme (elle oublie tout juste, mais vraiment tout juste de spécifier qu'il doit être révolutionnaire). Selon elle le fonctionnement interne des organisations syndicales doit reposer sur un aspect rigoureux de l'esprit et de la lettre des statuts (et l'an, comme à l'armée !). Elle estime qu'elle doit former ce qu'elle appelle « une élite représentative » du monde du travail (je parlais d'armée, voilà les officiers).

Attention, maintenant c'est la panacée ! Sans qu'il soit question de remettre en question la liberté syndicale la C.F.T.C. présente l'instauration d'une « contribution professionnelle obligatoire » pré-comptée sur les bulletins de salaires par les chefs d'entreprises, c'est-à-dire que

chaque mois les patrons prélèveraient une certaine somme sur les salaires de leurs employés, et la verseraient aux syndicats (sans commentaire).

Elle veut s'abstenir d'engager « ses travailleurs » dans des actions politiques et considère que dans l'intérêt même du bon fonctionnement des institutions démocratiques du pays (ben allons donc !) il est indispensable que soit maintenue la distinction entre formations syndicales et formations politiques ; que l'engagement d'une formation syndicale dans des actions politiques ne peut que l'affaiblir et nuire à la cohésion de ses forces militantes par l'introduction de « querelles politiques qui en France prennent très vite un caractère passionnel » (ah, ces Français !). D'autre part, en raison de la « formation incomplète » des femmes, elles doivent, selon la C.F.T.C., bénéficier de « protections spéciales dans l'exercice de leurs activités professionnelles ». A aucun moment elle n'envisage de leur permettre d'acquiescer une formation com-

par Claude LAPORTE

plète. De même, quant aux vieillards, elle nous parle de retraite abaissée par étapes à soixante ans, de retraites minimales et complémentaires. Donner à ces gens des conditions de vie décentes ne semble pas l'intéresser. Bien au contraire elle semble vouloir créer une hiérarchie des retraites avec un équivalent du SMIG (retraite minima). La propriété c'est le vol disait Proudhon. Eh bien, si l'on en croit la C.F.T.C. il se trompait lourdement. En effet elle considère que la propriété est le droit essentiel à la protection de l'indépendance des personnes, de l'autonomie et de la stabilité des familles qui, selon elle, sont les cellules fondamentales de la société. La propriété des biens de consommation doit, elle, être rendue répartition équitable (comment ? Mais avec l'aide de dieu naturellement). Elle estime que la propriété des biens de production ne doit en aucun cas être supprimée, elle ne peut seulement qu'être limitée par l'Etat lorsque cela apparaît comme une nécessité absolue mais moyennant

une juste indemnisation. Elle considère qu'il est injuste de déposséder les détenteurs du capital (pauvres petits). Elle préconise de plus le maintien d'une direction efficace et autoritaire. Elle entend renforcer le rôle de l'Etat qui tout en aidant le secteur privé par la fiscalité et les facilités de crédit, doit avoir des moyens de pression sur les entreprises n'obéissant pas exactement à ses consignes (Et pan ! dans les dents des vilains capitalistes). Elle exige également la nomination d'un « commissaire du gouvernement » ayant droit de veto dans les conseils d'administration. Mais elle propose (surtout pour noyer le poisson) d'accorder aux travailleurs un droit de copropriété en les rendant actionnaires ; de temps en temps une partie du salaire serait distribuée sous forme d'actions, étant bien entendu qu'il leur serait strictement interdit de vendre ces « titres » avant cinq ans. Dans le même but elle leur propose de participer (sans droit de veto bien entendu) aux décisions concernant la gestion de leurs entreprises.

D'autre part, étant donné que les jeunes travailleurs disposent, selon elle, d'une capacité non négligeable tant qu'ils vivent chez leurs parents ; il est nécessaire de créer des organismes destinés à créer la constitution d'une épargne pré-nuptiale des jeunes en vue de leur futur foyer ; elle demande également la possibilité pour eux d'obtenir de l'Etat, des prêts au mariage. (Un bon moyen de pression par la suite !). En marge de cela la C.F.T.C. nous affirme que les décisions qu'elle prend et les positions qu'elle défend (hum !) sont toujours guidées par le souci de la prospérité nationale ; elle nous parle également du bien commun de la nation, de l'avenir de la patrie (du délire !).

Travailleur : si tu veux être aliéné, exploité, si tu veux participer à l'enlèvement et à la mort du mouvement ouvrier français, si tu veux travailler pour la patrie, si tu veux faire de la nation française la dominatrice du monde, si tu veux être directement tributaire de l'Etat, si tu veux que cet Etat soit dictatorial et puissant, si tu veux abaisser ton niveau intellectuel, si tu veux perdre ta liberté, si tu veux détruire celle des autres ; en un mot si tu veux devenir et rester con, devenir et rester le parfait salaud ; adhère à la C.F.T.C., putain attirée de l'Etat et du patronat.

Alliance syndicaliste

3^e CONFÉRENCE SYNDICALISTE DE LA RÉGION PARISIENNE

qui se tiendra à la Bourse du Travail, 3, rue du Château d'Eau, Paris-10^e (Salle : Plateau Croizat)

SAMEDI 10 JANVIER

de 14 h à 17 h précises

Ordre du jour :

1^{er} Compte-rendu d'activité depuis le 13 décembre.

2^e Deuxième et dernière séance préparatoire de l'assemblée générale du 31 janvier.

CONFÉRENCE NATIONALE

qui se tiendra à

l'Annexe de la Bourse du Travail, 67, rue Turbigo, Paris-3^e (Salle Léon Jouhaux)

SAMEDI 31 JANVIER

de 14 h à 17 h 30

Ordre du jour :

Constitution effective de l'P.A.S.R.A.S.

A lire :

SYNDICALISME

BESNARD :	
Le monde nouveau	6 F
MICHEL COLLINET :	
Esprit du Syndicalisme ..	7,50
MAURICE FOULON :	
Pelloutier, précurseur du syndicalisme fédéraliste.	7 F
JEAN MAITRON :	
Le syndicalisme révolutionnaire. Paul Delesalle.	6,60
PIERRE MONATTE :	
3 Scissions syndicales	7,50

En vente à la librairie Publico :

L'ANARCHIE

et

LA SOCIÉTÉ MODERNE

PRECIS SUR UNE STRUCTURE DE LA PENSÉE ET DE L'ACTION RÉVOLUTIONNAIRE ET ANARCHISTE par MAURICE JOYEUX (L'auteur du « Consulat polonais ») (Nouvelles éditions DEBRESSE) Prix : 15 F

LA SITUATION DANS LA PÉNINSULE

Janvier à juin 1968 : 27 millions d'heures de grève.

Janvier à juin 1969 : 80 millions d'heures de grève.

Autres années, même période : 25 millions d'heures de grève.

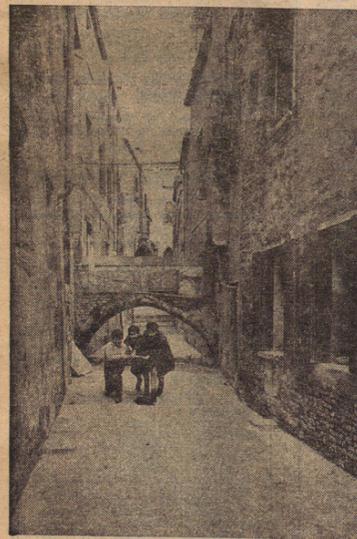
« Gazzetta del Popolo » (11-10-1969).

Si l'on vous disait, certains pourtant l'ont dit, que c'est depuis mai 1968 qu'il existe en France des problèmes sociaux, vous devriez rire au nez et à la barbe de ces stupides individus qui osent affirmer de telles légèretés. Ce sont encore ces tristes personnages, et bien d'autres encore (écoutez donc les rejets de M. Trotsky) qui, par une belle envolée lyrique, prétendent que depuis six mois en Italie les ouvriers et les étudiants contestataires ont fait comprendre au peuple « la science de son malheur ». Mais de suite, coupons court à cette discussion oiseuse faite pour les veaux : nous n'en sommes point, gardons-nous bien de le devenir.

Effectivement, les événements en Italie ont dégénéré fort rapidement depuis ces six derniers mois ; mais considérer cette période comme base de référence au vaste mouvement social qui s'ensuivit est radicalement faux. En fait, si l'aboutissement de la crise italienne a atteint un niveau jusqu'alors inégalé, le développement original de celle-ci déborda largement cette période et oblige tout être raisonnable à rechercher un peu plus profondément et un peu plus loin l'origine et les causes de la situation actuelle.

PRÉLUDE

Il existe au sein de la société italienne un problème économique fondamental qui, en la convulsant, crée divers remous organiques tant dans ses structures industrielles et sociales que dans ses structures politiques. Ce problème, global, que dénote une remise en cause du système, n'est pas spécifiquement italien mais propre à tous les pays industriellement vieux qui, par souci de régénération, ont de graves difficultés d'adaptation, de modernisation de leurs industries face à la concurrence gigantesque de pays « surdéveloppés ». Ce problème repose tous les rapports sociaux et en particulier en implique un autre avec lequel il est lié indissolublement : celui de l'école et de l'université. En réalité, il y a une osmose entre le développement continu de l'industrie et le développement des connaissances, entre le but (l'amé-



lioration économique et sociale du système) et le moyen (l'accumulation du savoir, son rendement). Si la contestation et l'agitation, parties de l'université, se sont développées, ont atteint tous les niveaux de la société comme un puissant mouvement de force centrifuge, c'est parce qu'il y avait bien entendu, un point commun de mécontentement entre les travailleurs et les étudiants, une similitude dans les sentiments qui poussèrent ces deux catégories sociales à bouger : une insécurité individuelle de l'emploi, de l'avenir, ressentie collectivement. Il y a quelques années encore, l'ouvrier

Le Monde Libertaire page 8

s'identifiait à la machine : toute modernisation de l'entreprise entraînait généralement une perte de l'emploi. Aujourd'hui, cette insécurité est en partie dissipée : dépassant son acquis technique, les conventions collectives aidant, le travailleur se convertit assez facilement. Cette insécurité donc, se traduit désormais en de profondes inquiétudes quant aux mutations géographiques des industries capitalistes : (fusion, décentralisation des entreprises). A cela, vient s'ajouter d'autres crisements, ne serait-ce, par exemple, que ce sentiment d'être manipulé, d'être obligé autoritairement à travailler selon des intérêts qui ne sont pas leurs, ou ce sentiment de ne pouvoir décider de sa propre condition d'existence.

Nous pouvons constater l'analogie des systèmes français et italien. Les gouvernements ont à faire face à d'identiques cahiers de revendications basés non plus sur la pauvreté mais l'amélioration des conditions d'existence dans ces systèmes où l'expansion continue. C'est ainsi que nous pouvons lire dans les journaux que des grèves ont lieu ; grèves sectorielles, quelquefois générales ou enfin « sauvages » suivant le lexique, à la mode, des révolutionnaires. Ces dernières, les plus insolites par leur aspect spectaculaire, ne sont généralement que des grèves se déroulant dans des secteurs défavorisés qui n'accapotent point leur infériorité par rapport aux autres secteurs. Mais, en aucun cas, ces formes de lutte ne remettent en cause le système.

L'économie de ces deux pays souffre d'un mal, certes incurable, mais qui n'est pas dans un état d'extrême gravité. Ces nations capitalistes possèdent encore un « bel » avenir devant eux. Leurs dirigeants doivent trouver un palliatif, en user et en bien user. Il leur faut planifier les moyens de production, commercialiser avec efficacité leurs produits tout en restant maîtres de la situation. Dans leur réalisation, ses projets, ses réformes se heurtent à des courants politiques et syndicaux hostiles et à des contradictions internes spécifiques au monde capitaliste (la concurrence internationale jouant un rôle de freinage pour ceux-ci, une action favorable, pour les autres). Ces difficultés se trouvent amplifiées par les intérêts nationaux opposés des chefs d'industries et d'autre part par l'attitude politique des hommes d'Etat qui dirigent la vie de ces pays en leur donnant une orientation qui n'est pas forcément celle des capitalistes.

La vie de la péninsule italienne se trouve caractérisée par deux éléments importants, interdépendants : d'une part un grand malaise politique, constat des deux dernières décennies ; et d'autre part, d'une ambiance sociale résultant d'une situation économique donnée.

Malaise politique et ambiance sociale

Depuis vingt ans en Italie, malgré l'alternance au pouvoir de certains noms, ce sont les mêmes hommes qui gouvernent le pays et qui contrôlent les points clés du pouvoir. Pouvoir visible, pouvoir invisible réparti entre toutes les charges non politiques, règlent la vie du pays. Les hauts dirigeants des organismes publics, animateurs de l'expansion économique sont les garants les plus naturels de l'ordre « démocratique » actuel. Les classes économiques liées à ces pouvoirs ne sont pas disposées à des aventures dont on s'imagine mal les avantages qu'elles en retireraient. Depuis la fin 63, une coalition centre-gauche (démocratie chrétienne, majoritaire ; socialistes, second parti ; républicains) détenait le pouvoir. Le régime de celle-ci fut remarquable par son inconstance, par sa fuite devant les responsabilités ou plutôt, ses accommodements trop faciles avec les intérêts particuliers des magnats financiers. L'amorce apparente de la crise politique survint lors de la démission, en novembre 1968, du gouvernement Leone. Lorsque la situation dégénéra, on prit comme boucs émissaires quelques personnalités, en l'occurrence des ministres afin de donner l'illusion d'un changement politique et le tour était joué : manœuvre classique. Quelques jours plus tard, Rumor était chargé par le chef de l'Etat de former un nouveau gouvernement... Tâche rendue difficile par l'agitation sociale qui régnait dans le pays, par l'attitude récupératrice que les différents partis prenaient vis-à-vis du mouvement de grèves et de contestation, tâche enfin qui s'avérait fort délicate lorsqu'il s'agissait de distribuer les charges entre les trois grands partis. La fausse unité du gouvernement reflétait l'absence de celle-ci au niveau des partis. Trop préoccupé à tirer la couverture vers chacun d'eux, une telle attitude ne peut que paralyser à long terme la vie du pays. Cette coalition est incapable, et pour cause, de réaliser une plate-forme commune, aussi large et aussi floue fut-elle. Bien sûr, il serait faux de prétendre qu'aucun accord n'a pu être possible. Des décisions furent adoptées sur un petit nombre de points précis, quelques priorités indiscutables mais cela, comme des palliatifs indis-

ITALIE

pensables en raison de l'ampleur du mouvement ouvrier et étudiant : l'emploi, par des mesures long terme (reconversion, éducation professionnelle, etc.) ; le marché financier où l'on agitait depuis quelques mois à une fuite des capitaux ; par l'augmentation des retraites, réclamées d'ailleurs par les trois centrales syndicales appuyées notamment par une grève générale.

Depuis 1967, des remous agitaient l'Italie : grèves, manipulées presque toujours par le communisme, se succédaient à un rythme rapide, l'agitation « gauchiste » dans la rue s'étendait aux usines ; les manifestations se multipliaient accompagnées d'heurts violents, parfois sanglants (Avola, Battipaglia), entre manifestants et policiers.



Malgré tant d'indices excitatoires, dans une situation politique et sociale confuse et équivoque, chaque parti tirait profit, aucun danger réel ne se dessinait à l'horizon du système établi. Les émeutes de Battipaglia, survenues en avril 1968, sont intéressantes à cet égard. Comme il le fut dit plus haut, les motivations de ces émeutes furent pas celles d'une révolte de la pauvreté mais plutôt celles d'un refus de ne subir les effets d'une production mal planifiée, mal commercialisée. Le problème de la région du « Mezzogiorno » dépasse celui du simple écoulement interne de la production et doit être apprécié dans l'ensemble européen. Car c'est le rôle de cette région sociale dans le Marché commun qui est en cause et par conséquent la communauté en elle-même. Les réalités capitalistes ne correspondent pas aux réalités des travailleurs. Ainsi, les capitalistes italiens utilisent le sud de la péninsule comme réservoir de main-d'œuvre (de 1951 à 1966, 2 300 000 émigrés), ainsi, ceux-ci et les administrateurs de l'Etat ne favorisent point l'implantation d'usines dans cette partie de l'Italie, bien au contraire, ils les ferment. Les investissements, les zones de développement en revanche, se concentrent sur certains axes sans tenir compte de la nécessité du développement homogène de l'ensemble du Sud.

Roland BOSDEVEIX

ANARCHISTES, gauchistes, fascistes ou policiers. Qui a posé les bombes de Milan et de Rome ?

Il est possible — même si l'opportunité et l'efficacité peuvent en être discutables — que des anarchistes fassent sauter un monument aux morts pour crier très haut leur vocation anationaliste. Il se peut qu'ils fassent sauter une banque pour affirmer leur mépris du capital. Certains rêvent parfois au beau feu de joie que ferait la Bourse-Temple du fric, maître de la politique mondiale. Ces anarchistes, destructeurs de mythes, saccaqueurs de symboles, revendiquent le plus souvent leurs actes. Mais il est invraisemblable qu'un groupe d'« anars » aie possédé les dizaines de

Frère, garde-toi à droite ! Frère, garde-toi à gauche !

tée, sa haine des horaires et de la routine. Il effraie M. Dubois avec son insolence tranquille et son imperméabilité. Il terrorise les braves bourgeois avec son désespoir et sa volonté de vivre.

Le dernier défouloir à la mode, c'est la chasse au non-conformiste ; la dernière trouvaille depuis le massacre des Indiens. C'est le processus qui même insensiblement, de tour de vis en tour de vis, vers le fascisme. Le nouveau complot des médecins juifs — cher à Staline — c'est le « complot d'Italie ».

Qui est coupable ? Faut-il en croire certains, dont l'hebdomadaire anglais « The Observer » s'est fait l'écho et voir là l'amorce d'un coup d'Etat « à la grec » ? Faut-il croire à une manœuvre politique pour établir un Etat dur et fort ? Faut-il accuser les fascistes ? Une heure après l'explosion, ils distribuaient des tracts dénonçant les prétendus « terroristes rouges » et demandant aide à la police pour que « justice soit faite » ! Par haut-parleurs ils appelaient la population à un meeting !

Puis tard, la police arrêtait Giuseppe Pinelli... peu de temps après il avait cessé de vivre ! Ses compagnons ont diffusé un tract affirmant son innocence : « Giuseppe Pinelli est mort, la police dit qu'il s'est suicidé. Si c'est un suicide, ceux qui l'ont persécuté et insulté sont coupables de sa mort ! »

De cette mort, et de celle-là seule, nous nous sentons responsables. Nous anarchistes, n'avons pas su inspirer assez de respect et de crainte pour arrêter la main criminelle qui « suicida » notre camarade. Notre protestation et notre colère devant l'arrestation des libertaires accusés des attentats de la foire de Milan ont été trop timides. La non-violence révolutionnaire n'a pas payé ! Les grèves de la faim et l'occupation pacifique des ambassades ont été inefficaces. La police rigole ! notre voix a été trop faible. Chacun de nous est responsable de cet échec que l'anarchiste Giuseppe Pinelli a payé de sa vie.

Plus jamais, pour nous, une fenêtre ouverte ne symbolisera l'espoir...

Notre cause n'a pas besoin de martyrs. Mais ceux qui ont décidé la mort d'un des nôtres prennent garde ! Un homme que l'on assassine pour que meure une cause fait naître 1 000 vocations pour cette cause. Les « idées » que l'on écrase trop brutalement sont celles qui triomphent... Un nommé Jésus nous le prouva un jour parait-il...

Pietro Valpreda arrêté lui aussi ne cesse de clamer son innocence. On nous fait savoir que son état psychique est précaire... Attention aux fenêtres Pietro !

La presse nous apprend aujourd'hui que les anarchistes ont été dénoncés par Gioglio Delle Rose, qui fréquentait une militante libertaire depuis quelques mois ; mais Valpreda fut arrêté sur la foi d'un chauffeur de taxi, qui, à retardement (la rançon promise y serait-elle pour quelque chose ?) s'est souvenu avoir transporté un homme qu'il reconnut formellement en Valpreda, portant une serviette identique à celle trouvée inexplosée devant une banque milanaise. Ce client était entré dans la banque quelques minutes avant l'attentat et en était ressorti les mains vides quelques instants avant l'explosion... et, bien entendu, il reprit le même taxi pour quelques centaines de mètres. Ben voyons ! c'est bien normal ! la moindre des choses est d'être sport avec la police, de lui laisser des chances de retrouver le coupable !

On tente de faire croire au peuple qu'anarchiste signifie assassin ! A qui profiterait cette confusion... ?

A Los Angeles, on a, aussi, guéulé à l'assassin, et au feu, lors de l'assassinat de Sharon Tate ; on a accusé Charles Manson et « sa bande », de vampires — les disant adeptes d'une secte morbide qui les poussait au meurtre gratuit... Puis cela permit de crier haro sur les hippies et les non-conformistes de tous poils ! Ces loques barbus et chevelues qui aspirent à un monde d'amour et de paix ; ces déchets de l'humanité qui veulent extraire tout le suc de la vie ; pour qui l'érotisme de M. Durand (dont les yeux brillent devant une poitrine un peu dénudée ou une culisse qu'une fade tisane trop sucrée ; ces vicieux qui rêvent de plaisirs intenses captés par tous les sens et non exclusivement par le sexe... ; ces filles et ces gars qui se foutent de la mode et que la mode copie ; toute cette faune coupable du crime de purété, il fallait la compromettre ! La drogue, qu'ils ne se cachent pas d'utiliser, n'avait pas stoppé le courant de sympathie qui déferlait vers eux... L'assassinat est plus radical !

Infailliblement, les non-conformistes sont au ban d'accusation dans toutes les parties du monde ; tous les prétextes sont bons, on en invente au besoin ! L'imagination serait-elle au pouvoir ? La peur qui naît devant des assassinats, qui semblent tous gratuits, terrifie la partie de la population la plus crétule, qui crie « à l'assassin » !

La violence naît de la société ; celle-ci la porte en son sein, d'elle éclosent ces fruits inattendus, ces grenades que nous serons aujourd'hui dans nos mains.

Depuis trop longtemps nous aussi crions « à l'assassin » ! Mais l'armée existe toujours, les prisons ne brûlent pas, la police se renforce...

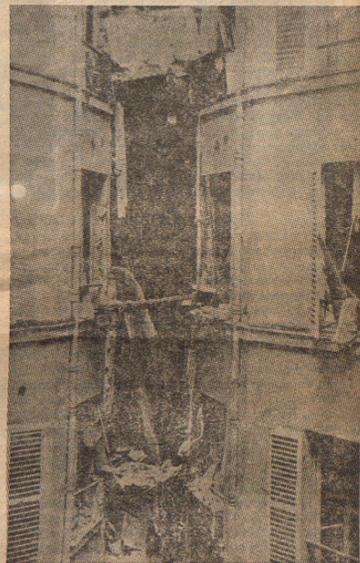
A l'assassin ! au Tchad, en Israël, au Viet-nam, en Grèce...

A l'assassin ! en Espagne, au Portugal, en Amérique du Sud...

A l'assassin ! Ici et là, à droite, à gauche...

... Qui est le plus coupable ? Celui qui sème la graine ou celui qui jette les fruits.

Hellyette BESS



DERNIÈRE HEURE

La compagne de Pinelli porte plainte !

Le suicide de Giuseppe — vrai ou faux — n'est pas une auto-accusation.

La mort de notre camarade ne doit pas servir de prétexte au renforcement de la répression policière.

Le gouvernement qui veut décimer la « gauche » s'attaque d'abord aux Anarchistes, car lorsque l'on frappe les Communistes, la Russie montre les dents, si l'on bouscule trop violemment les Maoïstes, la Chine peut répondre. Mais, qu'ils l'apprennent aujourd'hui, si l'on persécute les Anarchistes, de par le monde, dans tous les pays, des hommes se dressent.

Le complot international, le nouveau serpent de mer de tous les Etats, oui ! nous le ferons ! l'union de tous ceux qui veulent vivre.

Le Monde Libertaire page 9

ESPAGNE

Y a-t-il des prisonniers politiques en Espagne ?

Non, d'après la propagande franquiste. C'est en particulier l'opinion du ministre de la Justice, José María Oriola. Ces affirmations n'ont pas empêché la Direction générale des Prisons, organisme qui dépend directement de ce ministère, d'affecter récemment les prisons de Soria, Jaen et Palencia à la détention de prisonniers politiques. Plus tard, la même décision fut prise pour les prisons de Segovia et Zamora; dans cette dernière, cinquante prétes purgent une condamnation.

Les prisons de Soria et Segovia, nommées à présent centres pénitentiaires, sont du type « régime fermé », c'est-à-dire que le règlement y est beaucoup plus sévère que dans les autres prisons. La population pénitentiaire y est distribuée en groupes; groupes « A », « B », « C », qui ne peuvent communiquer entre eux. Au groupe « A » sont destinés les prisonniers considérés comme les plus irréductibles, les « fortes têtes », selon les fonctionnaires des prisons. Aux groupes « B » et « C » sont affectés par ordre décroissant les prisonniers qui se sont le moins rebellés au cours de leur détention.

Le 1^{er} octobre 1969, il y avait à Soria cinquante-six prisonniers répartis en trois groupes : « Groupe A », vingt détenus; « Groupe B », neuf détenus; « Groupe C », 26 détenus. A l'intérieur de ces trois groupes, les peines s'échelonnent de trois ans à douze ans et un jour.

Le groupe « A », considéré comme le plus dur, occupe le pire local de la prison, de dimensions très réduites : 154 mètres carrés. Vingt hommes doivent y vivre heure après heure, ceci pendant des mois et des années. Ces 154 mètres carrés se répartissent de la manière suivante : un réfectoire qui fait également office de salle d'étude et de loisir, de 32 mètres carrés; un dortoir de 50 mètres carrés, où les lits sont accolés les uns aux autres; et une petite cour de 72 mètres carrés, qui n'est jamais ensoleillée. La cohabitation forcée dans un espace si réduit engendre une tension nerveuse insupportable, ce qui laisse craindre que ne s'y produise une série de déséquilibres psychiques qui amèneraient ces prisonniers à une action désespérée.

Les détenus du groupe « B » disposent d'un espace de dimensions similaires. Leur situation est cependant plus supportable par le fait qu'ils ne sont actuellement que neuf.

Le groupe « C », le plus nombreux, dispose par rapport aux groupes précédents d'un espace important. Le réfectoire y sert également de salle de lecture et de loisir, comme pour les autres groupes; l'accès au dortoir est interdit pendant la journée, ce qui réduit d'autant l'espace vital.

Ainsi, non seulement, il existe des prisonniers politiques en Espagne, mais de plus, ils sont victimes d'un régime pénitentiaire beaucoup plus sévère que celui qui est en usage dans les prisons courantes. Fidèles à l'esprit des déclarations de l'Inspecteur général des Prisons, Fernando Arnao Garcia, « il ne faut ni vaincre, ni convaincre les prisonniers politiques, mais les réduire », les fonctionnaires de ces établissements traduisent cette déclaration dans les faits quotidiens, en interdisant aux politiques d'accéder aux cuisines, de parler avec les prisonniers de droit commun, d'occuper aucune fonction (barbier, maître d'école, etc.). Il en résulte que ces fonctions sont affectées pour le meilleur et pour le pire à des prisonniers de droit commun. Les « politiques » se voient ainsi frustrés des maigres avantages attachés à l'exercice de ces fonctions. Sans aucun doute, il s'agit là d'une discrimination voulue par la Direction.

Les visites aux prisonniers de Soria sont difficiles, par suite de l'éloignement de cette ville des grands centres urbains. Les prisonniers ont droit à une visite par semaine, ce dont ils ne profitent généralement pas, leurs familles ne pouvant se déplacer fréquemment à Soria. Il est certain que le choix de Soria comme lieu

de concentration des prisonniers politiques n'est pas le fait d'un caprice. Les familles qui réussissent malgré de nombreuses difficultés à se déplacer jusqu'à la prison de Soria, et qui séjournent deux ou trois jours dans la ville, ne peuvent cependant pas visiter les prisonniers chaque jour, seulement une fois par semaine; le règlement est appliqué de façon draconienne; qu'importe si durant une année, le prisonnier n'a reçu aucune visite!

A Segovia où le règlement intérieur est identique à celui de Soria, sont détenus les condamnés considérés comme les plus responsables. Quelque quarante prisonniers y sont distribués en groupes qui ne peuvent communiquer entre eux. Jaen, prison cataloguée de « régime ouvert », fonctionne cependant selon le type de « régime fermé ». La population pénitentiaire y oscille entre trente et soixante détenus, qui de là, partent vers d'autres prisons; ainsi récemment, sept d'entre eux furent transférés à Soria. Il faut encore citer la prison de Palencia, dite de « régime ouvert », c'est-à-dire que les prisonniers peuvent en sortir pour travailler au-dehors; en réalité, ceux — au demeurant peu nombreux — qui y furent détenus, ne sortirent jamais et accomplirent leur condamnation comme s'il s'était agi d'un prison de « régime fermé ».

A Zamora, où, comme nous l'avons dit précédemment sont détenus une cinquantaine de prétes, il ne semble pas qu'il existe un règlement restrictif spécial. Cela serait dû à ce que cette prison fut affectée provisoirement et précipitamment aux cas spéciaux des ecclésiastiques.

Depuis la création du Tribunal d'ordre public, les condamnations imposées aux prévenus devaient être plus légères que celles imposées antérieurement par les Tribunaux spéciaux qui avaient à juger les délits en relation avec la loi sur le terrorisme et le banditisme. Par une nouvelle réglementation juridique, l'Espagne tente de s'adapter aux juridictions qui existent dans les pays dits démocratiques. Que personne ne se leurre. Cette modification juridique est une réforme de façade, qui, dans son application, devient plus injuste encore que la précédente. Quand la loi sur le banditisme et le terrorisme était appliquée, le prisonnier bénéficiait de la liberté conditionnelle qui représentait le quart de la condamnation; si le prisonnier avait fait preuve d'une bonne conduite, il jouissait de la liberté pendant le dernier quart de son temps de peine. Il en a été ainsi durant vingt-cinq ans de suite.

Depuis la création de ce fameux Tribunal d'ordre public, les prisonniers qui ont été condamnés par ce Tribunal ne bénéficient plus de la liberté conditionnelle. Pourquoi? Si, sur le papier, les condamnations sont plus bénignes, en réalité elles sont aussi longues qu' auparavant, du fait de la non-application de la liberté conditionnelle. Les autorités, pour justifier la non-application dudit bénéfice, avancent comme argument que la liberté conditionnelle est une mesure de grâce et non une loi. Le bénéfice de la liberté conditionnelle est pourtant codifié depuis la fin du siècle dernier. Et si ce n'est pas suffisant, il n'y a aucun doute que l'application, durant vingt-cinq années consécutives, de ce droit de liberté conditionnelle fait jurisprudence; il est en effet admis que les lois sont le produit des coutumes établies.

Don Jesus Gonzales del Yerro, actuel Directeur général des Prisons argumente en ces termes : « Si la bonne conduite du prisonnier est indispensable au bénéfice de la liberté conditionnelle, rien ne nous garantit qu'une fois libéré, celui-ci abandonne ses convictions idéologiques; en conséquence, il est impossible de lui appliquer la liberté conditionnelle. » On ne se contente pas de demander au prisonnier de supporter passivement sa condamnation, on veut de plus le mutiler moralement et intellectuellement, le convertir en un être amorphe, sans dignité ni honnê-

teté. A la prison de Jaen, les détenus furent victimes de ces pressions morales : on exigeait d'eux qu'ils s'engagent par écrit à renoncer à leurs idées et à ne plus avoir d'activité politique ou syndicale. L'attitude des prisonniers de Jaen est à inscrire à leur honneur : Tous, comme un seul homme, malgré leur désir de recouvrer la liberté refusèrent de signer une telle condamnation morale.

Après avoir épuisé tous les recours légaux — en nombre très limité — en vue d'obtenir l'application de la liberté conditionnelle, les prisonniers politiques de différentes prisons, Soria, Segovia, Jaen, etc., commencèrent une série de grèves de la faim à partir de novembre 1968, en signe de protestation et pour revendiquer leurs droits légitimes. Ces grèves de la faim ont entraîné de graves préjudices physiques pour les prisonniers, occasionnant même la mort de l'un d'eux à la prison de Segovia. Nous voulons parler de Diego Copote, qui accomplissait une condamnation de quatre ans, et à qui il ne restait plus que quelques mois pour sortir en liberté. Naturellement, la presse espagnole a étouffé ces faits. Pour appuyer l'action menée par les prisonniers, leurs femmes, de l'extérieur, des prisons, entamèrent des actions de solidarité, occupant des églises, ce qui motiva l'intervention des forces publiques pour les déloger. « Sabado Grafico », hebdomadaire illustré, fut sévèrement sanctionné par le ministère de l'Information et du Tourisme, pour avoir publié une brève information sur ces faits.

Nous ne pouvons pas terminer ce document sans mentionner la situation des prisonniers de Teruel. Dans cette ville se trouve l'un des centres pénitentiaires les plus immoraux et pervers d'Espagne. C'est une prison affectée aux prisonniers de droit commun d'âge mineur. Y sont enfermés les filous, escrocs, homosexuels, en un mot, la lie de la société capitaliste, le triste produit de l'Espagne catholique. On y envoie aussi les condamnés politiques d'âge mineur, qui sont nombreux actuellement, les privant ainsi du statut de prisonnier politique. Placés dans un milieu hostile et pervers, ils finissent parfois victimes de l'ambiance. Actuellement s'y trouvent six militants de l'E.T.A. et deux jeunes « acratas ». Il est facile de comprendre la situation morale de ces jeunes qui viennent juste d'ouvrir les yeux sur la vie sociale, et sont de la sorte privés de la stimulation et de l'exemple que produisent les prisonniers d'âge mûr. Ces jeunes souffrent donc une condamnation doublement insupportable et inhumaine.

La situation des prisonniers politiques, particulièrement de ceux dont nous avons parlé est si alarmante, qu'un groupe d'avocats réuni autour de M^{re} Maria Luisa qui s'occupe de certains prisonniers de Soria, et de don Jaime Cortezo, éminent avocat de Madrid, a envoyé une supplique au ministère de la Justice, pour demander que celui-ci assouplisse la sévérité du régime pénitentiaire dont sont victimes les prisonniers du groupe « A », précédemment mentionné de la prison de Soria. Don Jaime Cortezo, qui s'occupait de la défense de Luis Andres Edo et de deux autres « acratas », nous a déclaré que les avocats feront tout ce qu'ils pourront, bien qu'ils estiment avoir peu de chances d'obtenir satisfaction.

Voici brièvement exposée la situation des prisonniers politiques espagnols, qui sont reclus dans des prisons spéciales éloignées des grands centres urbains. Leurs conditions de vie lamentables sont ignorées du monde extérieur. L'élite de la jeunesse espagnole s'éteint lentement dans les prisons, sans recours juridique, ni garantie d'aucune sorte, dans le silence total, entretenu sciemment par la presse. Puissent ces nouvelles arriver jusqu'à la conscience de ceux qui peuvent encore vivre librement! Puissent se réaliser tout le possible pour en finir avec ce système pénitentiaire qui n'a rien à envier à la pratique nazie!

Un groupe de prisonniers politiques

ALLEMAGNE DE L'OUEST

Le camarade Krell (Essen), sous le titre « Essai de l'industrie allemande pour récupérer les tubes d'uranium et le plutonium », nous communique ce qui suit :

« Depuis plusieurs années existe à Karlsruhe une station de réacteurs créée par les firmes F. Krupp Aktiengesellschaft (Essen) et Brown-Boveri (Mannheim et Baden-Suisse). On réalisait là la réaction en chaîne et quand, après dix-huit mois, les tubes d'uranium étaient épuisés et qu'il ne restait que les isotopes, dont le plutonium, on les envoyait à Saclay près de Paris et on les utilisait en France. Depuis un certain temps, cela a changé. A Leopoldshafen, l'industrie allemande possède une société de récupération atomique (Gesellschaft zur Niederabarbeitung

von Kernbrennstoffen) : une telle installation n'a de sens que si on veut récupérer le plutonium : jusqu'à maintenant on a produit 300 kg de plutonium, ce qui suffit pour vingt-cinq bombes du type Hiroshima. Le chef du laboratoire, le docteur Gupta, est un Indien. Certes l'Allemagne de l'Ouest a signé le traité de non-prolifération des armes atomiques, mais se réserve-t-elle une porte de sortie en refusant le contrôle de la « Wiener Atomkommission » ? S'il en était ainsi, y a-t-il des gens en Allemagne espérant réaliser ce rêve de dominateur du monde qui a deux fois échoué ? »

Gott mit uns! Dieu avec nous... C'est sans doute le nouveau slogan du nouveau parti communiste allemand (DKP) qui s'est présenté aux élections du Bundestag, allié à divers petits groupements, le tout camouflé sous une étiquette progressiste (ADP). En effet, voici la liste des membres du clergé, pasteurs, théologiens qui furent condi-

tionnés à ces élections de septembre : 2 pour les CDU-CSU, 1 pour le FDP, 1 pour le NPD, 4 pour le SPD et — ô miracle! — 17 pour l'ADP. Ce clergé progressiste et pro-coco a sans doute dégoûté les croyants et les incroyants et mis en fuite les électeurs (0,4 % pour l'ADP!).

Le numéro de décembre de « Befreiung », outre d'intéressants articles sur le marxisme-léninisme, la non-violence, le comportement anarchiste dans la vie quotidienne, nous apprend que le 17 septembre dernier la radio autrichienne a consacré une émission à la mémoire de Landauer assassiné en 1919 sous le titre : « Meurtre à Munich. La vie et l'œuvre de Gustave Landauer. » Ceci est unique dans l'histoire de la radio autrichienne.

L'édition allemande fait un effort méritoire pour diffuser la pensée anarchiste : on réédite Landauer, Stirner,

Bakounine dans diverses maisons d'édition, avec de copieuses introductions intéressantes et correctes (pour Landauer et Bakounine) ou ridicules (pour Stirner). Mais les éditions Rohwolt, une des plus importantes collections de « Livres de Poche » à prix abordables, viennent de publier « Dieu et l'Etat » (Bakounine) et « Confessions d'un révolutionnaire » (Proudhon). Est-ce que Gallimard suivra cet exemple en France ?

Signalons enfin que la revue « Monat » (revue mensuelle de 120 pages, d'orientation socialisante) vient de publier en décembre un numéro dont la couverture porte ce titre frappant de « Meurtres au nom de Dieu! » et qui contient 60 pages consacrées aux crimes perpétrés par les différentes Eglises. Verra-t-on en France une revue (« Match » ?) suivre cet exemple... ?

Le Secrétariat aux Relations Internationales.

S'il y a q
c'est bien l'
mercantiles,
scientifique
curé colonis
de l'exploita
démocratie.
Que ce soi
tivité industri
consommatio
pagande des
grès et c'est
a atteint le c
tractions, le
conditionne t
comme tout
être déstabi
gimés de l'e
Car il s'ag
formation, d
et de la tran
nement. Dan
loisirs et des

ménages alla
cants de l'e
tressés à l'
En culture
temps l'Eglis
mier plan, e
l'industrialis
La techno
pu être libé
Eglise merca
pour cousm
multipliant l
messes, livr
permis aux
culture de s'
larges et d'
Bien sûr t
a de bonne
dans tout le
exemple flay
permettre p
nous lâchan
justes, mais
biant, la gr
prendre.
En matièr
cialistes pu
toute la str
ration conti

INITIA

Je dis Init
L'educateur
niveau de ce
pour qu'on n
qui se vend
gloire ou le
agré, mont
langue qui
celui que ne
pour ouvrir
indiffère. L'
vers lui pou
connaissance
vulgarisation
des élèves, a
pour acquér
fait des affr
que possible

Les Educ
là ceux qui
ont commis
c'est d'avoir
seule conna
nomme cos
ensemble d'
de matière
être le théâ
de luttés im
forces qui y
pour voiler
ou ajouter
porte pas, e
des éducateu
posséder, au
ou de la trib
On ne su
niser le suc
simplement
chacun pour
il aurait à a
plus d'avant
noissement

L'INTOX

S'il y a quelque chose à détruire c'est bien l'École des Hautes Etudes mercantiles, et assimilées. — Séminaire scientifique de la morale épicière, du curé colonisateur réunis dans le culte de l'exploitation sous le refuge de la démocratie.

Que ce soit dans le domaine de l'activité industrielle ou dans les biens de consommation. Le domaine de la propagande des entreprises a fait des progrès et c'est très connu, aujourd'hui elle a atteint le domaine culturel et les distractions, le dernier retranchement qui conditionne tous les autres. Et en cela, comme toute stratégie politique, doit être démythifié aux regards des téléguidés de l'existence.

Car il s'agit, sous le couvert de l'information, d'endoctrinement du public et de la transformation de son environnement. Dans le domaine culturel, des loisirs et des distractions, le budget des

du futur pratiquant c'est-à-dire du goût et de ses désirs. L'individu réagit toujours contre son milieu et son environnement réagit sur lui et c'est là qu'il est nécessaire d'avoir des curés mercantis, maniant la publicité car il faut matraquer culturellement afin de faire avaler le reste.

L'exemple flagrant : la production de la musique pour la jeunesse. Les maisons de disques font environ 40 % de leur chiffre d'affaires en musique «yé-yé» et paroxyste. Or en quelques mois, suivant le genre, le marché se tarit. Alors intervient le stratège qui s'interroge sur le milieu musical, sur la saturation du public, questionne, enquête. Et c'est là qu'apparaît son rôle démoniaque lorsque le produit a une dimension mentale et affective.

Il ne faut pas oublier que ces méthodes varient, l'environnement change et la parfaite connaissance du milieu est

mais par sa dérision. De belles expériences ont été faites ces derniers temps.

L'entrepreneur en loisirs peut créer un nouveau milieu, afin d'échapper à l'univers quotidien, dont il semble être l'antidote, mais n'est en fait qu'une soupe de sécurité. Le produit à consommer sera le paradis artificiel, un univers imaginaire, le complément du bistrot et de l'Eglise. Et c'est pour cela d'ailleurs que la formule « Club » « un business » comme un autre fait fureur en France.

Dans ce milieu on établit le tutoiement, des moniteurs, des hôtes, nouvelle forme des entraîneuses; l'argent est remplacé par des coquillages. Le client pense trouver son « moi » ; il n'aura que cela en tête trois mois avant et six mois après, quitte à s'endetter.

La stratégie réside dans l'animateur. Il aide le consommateur à se libérer de son univers. Constatons que la méthode consiste à créer une ambiance, soit en agissant sur l'émetteur soit sur le récepteur. Souvent les deux à la fois; il s'agit de faire voir par exemple à la télé la même forme d'objet correspondant au même produit chez le commerçant en rapport avec les désirs.

Tout cela prouve que l'on tente de changer nos formes de pensée insensiblement par tous les moyens : aujourd'hui les amusements du cerveau sont les affiches, les moyens audiovisuels, ce qu'il a appris à l'école est un brouillard vague repoussé de plus en plus vers le passé, au profit de la dictature des intérêts.

Les moyens audiovisuels ont une force extraordinaire. Rappelez-vous les événements de mai-juin 1968. Les journalistes de la radio-télé favorables au mouvement de la jeunesse lui firent une réclame de tous les diables; le peuple fut séduit. Mais lorsque les journalistes de la Tour-Pointue reprit les choses en main, la faveur accordée retomba aussitôt.

Il y a quelques années, les Français rient et trouvent curieux qu'après une émission d'Orson Welles ayant pour thème la fin du monde, des Américains se jetèrent par la fenêtre, pris de panique.

La participation du public est nécessaire à la création de l'entourage, ainsi il faut faire croire que la publicité est nécessaire à l'information, et c'est à cela qu'elle travaille.

par Paul CHENILLE

ménages allant en augmentant, les mercantis de tout ordre s'occupent et s'intéressent à la chose. Un bon terrain.

En culture comme en loisirs, longtemps l'Eglise a joué un rôle de premier plan, en jouant encore, mais devant l'industrialisation les formes changent.

La technologie moderne, qui aurait pu être libératrice mais n'est autre qu'une Eglise mercantile car on ne produit pas pour consommer mais pour vendre, en multipliant les supports autant que les messes, livres, disques, films, radio a permis aux chefs d'entreprise de la culture de s'adresser à des couches plus larges et à domicile.

Bien sûr tout n'est pas à rejeter, il y a de bonnes choses, mais c'est noyé dans tout le reste, la radio en est un exemple flagrant. Elle peut même se permettre parfois du non-conformisme, nous lâchant par hasard des choses justes, mais, dans la saturation ambiante, la grande masse ne peut comprendre.

En matière de propagande, si les spécialistes peuvent maîtriser l'intensité, toute la stratégie réside dans l'exploitation continue des structures d'accueil

une condition nécessaire à la suprématie de la stratégie.

Ainsi froidement des hommes devant nos désirs afin de nous servir des rêves et des choses prédigés.

C'est ce qui arrive à l'érotisation de pacotille servie sous le couvert de la libération sexuelle. C'est du pareil au même pour les modes dites affranchies, d'avant-garde. Ainsi les exploitateurs accumulent en leur savoir et leur pouvoir le rôle du flic, du curé et de l'épicière. D'ailleurs, ce système de marketing comme ils le nomment maintenant a cours partout, il y a bien un peu de cela dans les méthodes des politiciens quand voyant des remous dans le peuple et qu'ils se sentent dépassés. Ils lui offrent une demi-vérité et ils récupèrent les hommes et l'idée par la même occasion.

D'ailleurs les révolutionnaires aussi auraient cette tendance et c'est comme cela avec des demi-vérités qu'ils rassemblent des cliques informés d'agglutinés de consommateurs de rêves.

Dans le domaine libertaire, on ne peut pas lutter contre la publicité par une autre comme font les politiques,

Un canular

Il paraît qu'il existe encore des gens chez nous, des rêveurs, des naïfs ou des étrangers à qui l'on a semé la bonne parole, pour croire à une vieille légende remontant à 1789 : la France serait le pays de la Liberté, le refuge des apatrides, la seconde patrie de tout homme. Suffit ; bas les masques. Marianne, baisse un peu l'abat-jour que les fausses paroles n'éblouissent plus. Nos libertés, comme l'a écrit un auteur, sont à l'abandon ; elles ne pèsent plus assez lourd pour équilibrer les plateaux rouillés et qui ne balancent qu'en grincant de la justice officielle engluée dans la veulerie et l'hypocrisie bourgeoises.

Ici le flic ventouse « interpele » le flâneur. Désiroire incidence, l'ordre à ses nécessités. On pense à réglementer le droit de grève, à prolonger la garde à vue. Il est vrai qu'il est un autre mythe que celui de la Liberté que nos gouvernants tiennent à accrédiiter : celui de la puissance. Ainsi, jolie démonstration d'une force inexistante et imbécile, le sous-marin « Le Terrible » (quoi d'autre ?) est lancé directement depuis la poche des contribuables qui ne contribueront en fait qu'à une seule chose évidente : à aider un monde gangrené à mieux s'anéantir lui-même.

L'histoire a assez prouvé que lorsque croît la volonté de puissance de l'Etat, décroît proportionnellement l'exercice de liberté des individus. Tout est lié. Tandis que le Régime recherche avec une aberrante obstination une troupeuse dignité de la France, il compromet par ailleurs la vraie dignité des Français. Existe-t-il encore dans ce pays des âmes assez basses pour entonner une Marseillaise parce qu'un sous-marin nucléaire fait cocorico en allant vers la mer alors que nous sommes complices de la répression qui s'exerce contre les sous-citoyens noirs d'Afrique du Sud — le gouvernement français livre des armes à M. Vorster. Complices de la discrimination pesant sur les ouvriers portugais et algériens travaillant en France. Complices de l'extradition d'un communiste espagnol

Angel Fernandez — livré pieds et poings liés à Franco — contribution au développement des échanges extérieurs — et qui pourrait maintenant dans une goéle pour crime idéologique. Complices enfin de la noble attitude qui consiste, sous de subtils prétextes de procédure juridique, à ne pas suivre les pays scandinaves dans la condamnation des colonels tortionnaires grecs auxquels nous faisons même des sourires en interdisant de séjour en France le député d'opposition d'Antonio Brilakis. OUI, nous sommes complices, les chiens de garde rôdent partout et nous leur donnons nos os à ronger.

La France, terre de Liberté ? Monsieur Marcelin, Monsieur Foccart, vous qui savez, dites-leur que c'est un canular.

Patrick SERY.

INITIATEUR ET NON EDUCATEUR

Je dis Initiateur et non Educateur. Ne pas confondre. L'Éducateur est un chargé de mission qui s'abaisse au niveau de ceux qu'il éduque, à tel point parfois que j'ai peur qu'on ne le distingue plus du prostitué — de celui qui se vend au public pour acquérir la renommée, la gloire ou les gros sous. L'Initiateur, parce qu'il lui agréé, montre ce qu'il sait, comme il le sait, dans la langue qui lui est propre. L'Éducateur descend vers celui que ne sait pas, et fait de lui-même un ignorant pour ouvrir l'intelligence même de ceux à qui le savoir indiffère. L'Initiateur appelle à lui, invite à monter vers lui pour les placer à son échelon ceux que ses connaissances intéressent. L'Éducateur fait œuvre de vulgarisation, l'Initiateur de sélection. L'Éducateur fait des élèves, auquel un maître est toujours indispensable pour acquérir de nouvelles connaissances. L'Initiateur fait des affranchis à même de se passer de lui aussitôt que possible et dès qu'il leur plaît.

Les Educateurs contemporains — je veux dire par là ceux qui font profession d'être des éducateurs — ont commis un grand, un impardonnable crime : c'est d'avoir négligé de dire aux « éduqués » que la seule connaissance que nous ayons jusqu'ici du phénomène cosmique, c'est qu'il nous apparaît comme un ensemble d'états et de changements ou transformations de « matière » ou « substance », laquelle matière semble être le théâtre d'actions et de réactions, autrement dit de luttes implacables et continues entre différentes forces qui y sont à l'œuvre. Toutes les tentatives faites pour voiler cette réalité de l'état de notre connaissance, ou ajouter ou en tirer des déductions qu'elle ne comporte pas, est œuvre de pure imagination. Voilà que des éducateurs, dignes de la vocation qu'ils prétendaient posséder, auraient dû proclamer du haut de la chaire ou de la tribune. Et d'y avoir manqué, voilà leur crime.

On ne leur demandait pas, ceci exposé, de préconiser le suicide ou l'anéantissement. Non. Il convenait simplement une fois ces prémisses posées, d'inviter, chacun pour soi, tout être à se demander quelle attitude il aurait à adopter pour tirer de cette connaissance le plus d'avantages possible pour la formation et l'épanouissement de sa personnalité.

Emile Armand.
Extrait de : SA VIE
SA PENSÉE
SON ŒUVRE

recueil d'écrits, d'essais
et commentaires de divers auteurs.

DU DÉSORDRE A L'ANARCHIE

(Suite de la page 16)

L'ordre social reste indissolublement lié à l'ordre économique ; moralement, intellectuellement, sensuellement, etc., tous les hommes diffèrent ; leurs besoins, leurs désirs, leurs capacités, leurs goûts sont différents, leur idéal de travail aussi n'est pas le même, il conviendra donc qu'ils se répartissent le travail en fonction de leurs besoins, de leurs capacités, de leurs aptitudes.

Dans le cadre d'une économie libertaire les hommes se réuniront à l'échelon régional, national, international pour décider des besoins globaux puis des besoins des différentes industries afin de subvenir aux désirs de tous les individus, au maximum de ces besoins.

Cette organisation économique possède déjà ses structures, ce sont les structures du syndicalisme libre : elles existent et peuvent même fonctionner dès demain, mais la notion de travail aura demain, dans une société libertaire, une définition autre que celle de fardéu à supporter.

Il n'y aura plus de patron, plus de possesseur et maître et il faudra faire fonctionner l'économie avec la volonté de tous, unis par la conscience précise de la responsabilité et de la capacité individuelle, il n'y aura plus qu'un certain nombre de tâches à accomplir. Les hommes lucides, conscients des difficultés, de leurs aspirations légitimes se répartiront le travail en fonction du meilleur rendement possible.

Les hommes devront tous travailler pour assouvir leurs besoins mais il est certain qu'il restera des travaux marginaux, notamment artistiques qui, a priori, n'apportent rien à la collectivité ; cette notion est fautive, la vie artis-

tique est indispensable à l'humanité, il faudra faire place aux artistes dans une civilisation libertaire, mais il n'est pas impossible que ces hommes participent à des travaux mineurs à mi-temps de façon à apporter leur écot à la vie économique pour mieux en profiter ; un travail restreint n'est pas incompatible avec l'art.

Il est évident qu'il reste difficile de décrire avec précision ce que sera une société libertaire, cette société succédera à une révolution et la situation morale, sociale, économique, présentera des particularités que les hommes du moment devront résoudre librement pour ériger enfin cette civilisation tant attendue.

Mais quels que soient les variables de ce nouveau monde, les hommes devront toujours conserver à l'esprit cette notion de liberté de l'individu qui constituera la base de l'idéal anarchiste.

Conclusion

Nous venons de voir dans ce texte que le désordre tant honni par les petits messieurs tristes, tant stigmatisé par tous les intellectuels apeurés, ne se situe, en fait, pas là où l'on espérait le voir ; le vrai désordre, c'est la société bourgeoise qui l'abrite, le couve et, paradoxalement, c'est la civilisation anarchiste qui donne sa pleine valeur à la notion d'ordre, une harmonie humaine sans contrainte.

Et il fallait, une fois de plus, que soit défini le sens de la très belle phrase d'Elisée RECLUS « L'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre ».

Paul Chauvet.

L'AMOUR LIBRE

... Je viens de parcourir la nouvelle brochure de Madeleine Vernet sur l'amour libre et je déplore le point de vue moraliste qui, en matière sexuelle, semble dominer maintenant chez les femmes que nous voulions considérer comme déterminantes des idées nouvelles. J'ai lu, à ce sujet, dans la « Voix des femmes », certaines opinions qui m'ont laissée rêveuse. Mépris de la chair, de la jouissance purement physique, renoncement à la recherche du plaisir pour le plaisir, faut-il quand même que l'hérédité chrétienne soit tenace en nous ? Je ne suis pas une savante, mais je voudrais quand même dire mon petit mot sur la question, sans m'égarer dans des dissertations qui n'en finissent plus.

Je ne suis ni une fonctionnaire ni une employée. Je suis une ouvrière manuelle, tout bonnement, et toute ma vie j'ai gagné mon pain au jour le jour. Je ne suis pas très instruite et je ne suis plus jeune. J'ai derrière moi toute une longue expérience de vie en cohabitation et d'existence solitaire. Cette expérience vaut bien, je gage, toutes les brochures — pour ou contre — sur « l'amour libre ».

J'ai pratiqué la liberté de l'amour, sans ostentation, mais non pas en hypocrite ; je n'ai jamais voulu me lier définitivement à un compagnon, plus par tempérament, j'imagine, que par conviction. J'ai cohabité parfois avec l'homme que j'avais choisi comme compagnon, mais sans jamais vouloir prendre d'engagements à longue échéance. J'ai préféré, le plus souvent garder mon « chez moi », être libre de recevoir qui me plaisait, et au lieu de cohabiter, me rendre en visite, pour quelques jours, auprès de celui vers lequel mon désir me portait. J'ai aimé d'amour sentimental, d'amitié profonde, et il est arrivé que mon désir m'ait mené simultanément vers plusieurs êtres. J'avoue que cela n'aurait servi à rien pour ceux que j'avais choisis de se montrer jaloux ou exclusifs ; ils n'auraient eu qu'à me laisser là si mes façons de me conduire leur avaient déplu. Il faut croire que je n'étais pas une compagne si désagréable que cela, puisque aucun de mes amis ne s'est formalisé de ma conduite. Je n'ai jamais accepté qu'on me conte fleurette sans poser la question préalable de la sauvegarde de ma liberté.

J'ai vu de mes compagnons tomber malades. Je les ai soignés, tout naturellement. Il ne m'est pas

venu à l'esprit de les quitter sous prétexte qu'en même temps qu'eux, j'en fréquentais d'autres. Les bien-portants n'avaient qu'à attendre le rétablissement des malades. Quand j'étais en ménage, il est arrivé que ce soit moi. Je n'ai jamais posé à l'héroïne, mais que ce soit lui ou moi qui résolvions notre question économique, je n'ai jamais accepté qu'il dût en résulter une entrave à ma liberté sexuelle. D'autre part, je n'ai jamais été sottement jalouse des femmes, mes sœurs, que mes compagnons ont pu désirer ou fréquenter.

J'ai une fille — et je n'ai pas voulu d'autres enfants — que j'ai élevée en vue de mener une vie enclavée à la mienne, ou à peu près, une fille que j'ai élevée avec mes propres, avec mes pauvres ressources, une fille qui porte mon nom et qui s'en contente. Oui, je l'ai élevée sans concours étranger et je n'ai pas voulu que son père s'occupe d'elle en quoi que ce soit. Ma fille, qui a manqué de me coûter la vie quand elle est venue au monde ; ma fille, auprès du berceau de laquelle j'ai passé des nuits pour écarter la mort qui rôdait ; ma fille que j'ai allaitée, je n'ai pas voulu partager avec personne le soin, les soucis de son éducation.

Je suis une vieillesse à cheveux blancs. J'éleve le petit garçon de ma fille. Souvent elle vient me voir avec son compagnon — qui n'est pas toujours le même... Ah ! les heures délicieuses que nous passons ainsi : cela me rappelle ma jeunesse. J'entretiens une correspondance suivie avec des camarades qui ne me délaissent pas parce que la saison d'amour est passée pour moi. Sans doute que je possède encore assez d'esprit pour qu'ils continuent à s'intéresser à moi.

Je ne comprends pas le point de vue de femmes comme Madeleine Vernet, ou d'autres qui veulent subordonner la femme à la mère, la rendre esclave de sa progéniture, faire à tout prix de la maternité une fonction sociale. Car c'est là toute la question. Aboutir à faire de la maternité une fonction sociale, c'est rendre la femme dépendante du milieu social au lieu qu'elle le soit du mari ou du compagnon, à lui enlever l'orientation de l'avenir de son enfant, celui-ci étant, lui aussi, envisagé comme « une fonction sociale ». Je n'ai pas, j'aurais mieux aimé dépendre d'un homme qui me plaisait que compter

sur une collectivité anonyme, sur un rouage administratif pour élever ma fille... Ou la maternité comme fonction individuelle ou la femme esclave : il n'y a pas à sortir de là.

Dans le réveil de l'Esclave, E. Armand s'est étendu sur la thèse du garantisme contre les risques et les aléas qui peuvent survenir dans le cours de l'existence de ceux qui veulent vivre leurs opinions. Pourquoi ne pas s'associer entre partisans de la liberté de l'amour pour se garantir — femmes comme hommes — contre les déboires d'ordre pécuniaire auxquels elle peut amener ? Il m'arrive de rencontrer des compagnes chapeautées, endimanchées, qui se lamentent sur tous les tons que leurs conjoints ne leur laissent pas assez d'argent pour « élever » leurs marmottes. Il y a, chez les compagnes, mes sœurs, beaucoup d'argent jeté dans des dépenses inutiles et qui seraient mieux employé à constituer un fonds d'assurance du genre que j'indique. Je n'ai pas toujours eu un chepeau sur la tête — les médicaments pour soigner ma fille passaient avant ma toilette — cela ne m'a jamais empêché de trouver des amoureux...

Tout bien considéré, mon sort à bien valu celui de bien des femmes, mariées ou non, que j'ai côtoyées durant mon existence, ménagères, ou dans les ateliers où j'ai travaillé. Une fois la lune de miel passée, la cohabitation se réduisit souvent pour elles à une corvée plus ou moins insupportable. Ah ! ces confidences que l'on m'a faites ! Que de pauvres femmes que leurs enfants enchaînaient à des mariages légaux ou extralégaux, qui ne leur plaisaient plus, empêchaient de rejoindre de nouveaux compagnons vers lesquels leurs désirs les portaient ! Ah ! ces martyrs féminins, ces vies gâchées par suite de la maternité initiale, du divorce auquel on n'a recouru que trop tard ou trop rarement. Chez maints ménages de militants même, que d'amertumes amenées par les enfants, une incompatibilité d'humeur dont on ne rend compte que plus tard, l'affaiblissement de l'amour... Vraiment, je préfère mon lot.

Marguerite DESPRES.

(Texte extrait d'une brochure éditée par les Editions de L'En Dehors.)

LA GUERRE DES SALAMANDRES (1)

Les Salamandres de Karel Capek sortent d'un océan, peut-être de l'inconnu de l'insondable au-delà des âges. Elles sont fleurs difformes, glauques, gâchées, visqueuses. Et les formes se déforment, se reforment, se transforment à la mesure des découvertes et des hommes. Elles se laissent dominer par naïveté et sombreront une fois, une seule, par confiance.

Les révoltes claquent comme des bulles ; du sang verdâtre, des rires d'oppressés, des entrechats d'exploiteurs, et la bénédiction des religieux de service. Le joug a une forme d'espoir pour dérouter les questions et mieux apporter de fausses réponses. Le joug de veulours qui passe pour grand cordon d'honneur et d'humanisme. L'humanisme qui consiste à découper les cadavres et à les revendre sous emballage stérilisé.

Tout est faussé, du moins cette partie essentielle qui a l'homme pour objet et qui se plaît à le détruire en osant dire le contraire, et parvenir parfois à le prouver. Le prouver pour les innocents, les simples du cuir chevelu qui prennent des choux pour des belles de nuit et des bombes pour des sucettes. Tout est rompu dans une grande concasserie où les blocs s'éffritent et crévent flasques en vessies. Rupture d'amérisme pour vieillards indociles qui jouent encore les phrasiens.

Le fascisme tuera les Salamandres. N'importe quel régime les curait exterminées. Les Républiques ont fusillé, emprisonné, déporté autant que les Dictatures. Les Démocraties coupent la langue aux orateurs et aux défenseurs désintéressés aussi bien que les forces totalitaires. L'homme a le pouvoir de se monter le col avec de belles pensées et des mots enrubannés. Il détruit à la moindre occasion, avec jouissance ou lassitude, et son prochain et ses ancêtres. Il est baveur de sang et de violence, camouflé sous un pseudonyme de justice et de charité, trop souvent

d'honneur. Que d'individus déshonorés au nom d'une morale et d'une grandeur soi-disant rigides, mais tant convexes qu'elles rigolaient à se regarder ! Et le rire des assassins aussi banal que celui des badauds, et aussi poliment accepté par les spectateurs qui profitent de miettes et tirent vanité à se divertir à tous les spectacles.

Les Salamandres émasculées, enchaînées restent une eau-forte de tous les siècles. Nul besoin d'un Rembrandt pour les immortaliser. L'homme, notre frère, se charge de les perpétuer. Mais le jour de colère, mais le jour de révolte, mais le jour de trop-plein et les lassitudes transformées en sursauts, les vexations en vengeances, les tortures en exécutions nécessaires. Le monde sera finalement conquis par ces êtres qu'il a basement exploités. Juste retour des dieux qui ne pardonnent rien, pas même les offenses. Des dieux casqués, impitoyables à leur tour et qui montrent assez bien que les extrêmes se retrouvent toujours assis sur les agonisants, le seul confort qui les réunit et les rend copinants en frères de lait.

La fin du monde est sans doute affaire de peau et de désillusions. Celui qui sent autrement, qui rêve de travers, imagine un déluge nouveau et râte d'impuissance, à moins que le hasard, cette chaste cruauté de l'aventure, ne lui fournisse les moyens matériels d'assouvir son besoin. Alors les Salamandres s'ouvrent par millions comme des crapauds. Mais l'univers refusa de s'interroger. Il démissionnera par facilité ou je m'en foutisme. Et ce ne sont pas les petits brameurs gueulards de notre époque, demi-intellectuels de bistrot ou mécanos barbus à la Vallée, qui tenteront de le sauver. Ils l'achèveront plutôt.

Raymond MARQUES.

(1) Bibliothèque Marabout, n° 324.

HIPPY, mon frère

Dans un monde où tout sue le rance, le renfermé, où les êtres flottent comme des chiens crevés au fil de l'eau, où tout ce qui ne triche pas, ne viole pas, ne joue pas au jeu de la bonne conscience humanitaire hypocrite est mis au banc de la sagesse divine, dans un monde où tout ce qui s'écrit reste gravé avec des lettres de sang, dans un monde enfin où règne l'infâme, le funeste et la satisfaction grassouillette, il est des individus qui appellent désespérément à la révolte pure, charnelle, tragique, mystérieuse, terrible. Ces gens depuis quelques mois tiennent le haut du pavé (!) de la société de la saloperie : ils font recette sur les écrans de cinéma, dans les théâtres vérolés, chez les bons éditeurs maqueux, et, tout en devenant les « juls » des citoyens honnêtes et scrupuleusement patriotes, sont la fine fleur d'orangeur de la contestation radicale : attention, frère hippy, les imbéciles te récupèrent.

On peut les voir le soir dans des quartiers sombres où s'égrainent la pluie des mots et la poésie des chansons, guitare sur l'épaule et pipeau entre les lèvres. Les bourgeois en font leurs singes favoris. Ils les hêlent comme au zoo, leur lancent des cacahuètes, les mènent à leurs connards de gosses, tarés et bons élèves qui disent toujours bonjour à monsieur le professeur de lettres qui est si bon avec la famille Duchnock et surtout avec madame qui a de si jolis yeux. Point. Ça amuse les roquets galeux qui se pâment devant « Les chemins de Katmandou » (qui est-ce qui connaissait Katmandou avant que l'autre âne fasse son film crapuleux ?), et frétille du zizi ou de leurs petits seins bronzés, devant les braves momes de « Hair » qui, avec leurs cheveux longs et leur bouille de sales mâtées, se mettent à poil et tirent la langue aux foireux de spectateurs qui se marrent et applaudissent. On lit aussi ceux qui racontent leur expérience de drogues, et on les trouve drôles, intelligents, délicats dans leur délire, même si on est prêt à la première occasion à donner 10 francs pour le comité antidrogue. Reppoint. Les édités font leur beurre, les écrivains aussi, et les lecteurs sont toujours aussi pourris ; tant mieux, le frie des bourgeois est toujours bon à ramasser.

Le citoyen moderne, celui qui ne lit pas « Lui » parce que c'est vraiment trop cochon mais qui regarde par le trou de la serrure sa femme en train de

prendre son bain et de se laver les fesses, se doit de connaître ce qui marche, qui cause bien dans les cercles d'industriels vicelards, chez les pauvres patrons ruinés, auprès des braves Français moyens qui désespèrent de n'avoir pas encore la télévision en couleur, ou de n'être pas choisis pour le prochain voyage interplanétaire où leurs voisins pourraient les voir sur l'écran. Ils sont sympathiques les hippies, hein ! mon con, ils sont jeunes, ils chantent bien, ils sont beaux...

Moi, je les aime bien les hippies, parce qu'ils sont purs, vrais, propres, et parce qu'ils crachent beaucoup sur la gueule des gens qui méritent bien qu'on leur crache dessus. Ils se droguent, ils ont des meurs « bizarres », ils font l'amour à trois, dix ou vingt, et veulent tout foutre par terre. Les magouilles politiciennes ne les intéressent pas ; non plus les minables tribuns gauchistes qui passent aisément de l'activisme à la collaboration. Le monde les ennuie. Les gens ont une sale gueule. Ils ne veulent plus de ce monde-ci ; ils ne veulent plus des gens qui ont une sale gueule.

Et ceux qui disent béni-oui-oui, ou qui ne disent rien, ceux qui font semblant de dire non en tirant la languette du vieux monde, ceux qui condamnent les pillards et autres hors la loi, ceux qui montrent du doigt les gens qui s'ADORENT, les minables qui acceptent qu'une poignée de voyous même le grand imbécile de peuple à la castagne ou à l'isoloir, tous ceux qui jouent le jeu de l'ordre, de la continuité, de la démocratie avancée, ou de la prodigieuse pensée du guide suprême, tous ceux-là ont une sale gueule.

Et ceux qui ont une sale gueule, qui trouvent les hippies sympathiques, et cautionnent tous les massacres et séries, ceux-là, nous leur mangerons les tripes le jour venu.

Pour tous les hippies que l'on pourchasse, et pour tous les bourgeois qui aident la société à ronronner dans sa suffisance et sa démené, nous n'aurons de cesse que les fleurs et l'amour envahissent nos contrées.

Ceux que qui désespèrent se lèvent. Tous les chemins de la révolte mènent à Katmandou... et peut-être aussi ceux de Milan. Quand je dis Katmandou, je pense paradis...

Emile PLEUGDENEUC.

ADRIAN MIATLEV

La fête dans l'Ether, les pieds foulant les nues, Adrian Miatlev exerçant sa longue faux de douleurs débroussaillées les buissons piégés de l'existence et pratique la sente tracée en maudissant ses suiveurs, ces hommes de paix qui ne sont que des salauds, des « patates » et qui sucent la sève divine du héros toujours solitaire, toujours inconnu et qui finissent par statuer la vie en mythe. « Archipoète était l'homme de guerre avant l'usurpation de ce terme, avant qu'il ne devint synonyme de vermine et l'équivalent de malheur et de déshonneur. »

Mais le poète n'achèvera jamais le nettoyage et l'échec marié à l'inachèvement fera de l'homme qui se vomit lui-même un sacrilège respectueux « humeur pur dans ce constant naufrage, imbécile avec cœur et veule avec courage. »

Malgré l'échec fatidique et désiré, les rats hienteront toujours dans la sente d'albâtre.

« Mais bientôt entouré de l'écheurs de l'air, la manne douce et le refuge.

Se détruire : seule vie possible. »

Et ce sera la haine de la contingence, du mot emprisonné par ses lettres et son sens vulgaire, banal d'utilisation commune, ce sera l'heure des contre-pétées et des néologismes afin de mieux brocarder les « maritonniers viragoules des jours fériés comme les « adulateurs béats des riches, les applaudisseurs des tapageurs et l'anarchiste étié qui s'offusque du mot Dieu. »

Vive donc « l'ivrogne qui roule dans le fossé ! » Cependant, l'homme à l'écriture baroque soit la simplicité du verbe, la limpidité de la parole et le style azuré et silencieux conquis à l'ombre d'un palmier méditerranéen de « Paix séparée ».

« Combien je ris de leurs « recherches (de langage) ! Pour nous, il n'y eut jamais que la parole

Qui est promesse et foi, existence et l'honneur Et ces dures pierrettes des mots, notre l'ressource, Notre monnaie phénoménale et noumé (nale...) »

Ce langage noble et serein n'est-il pas d'ailleurs l'attribution du Ceanthrope, l'homme du retour aux sources, des retrouvailles de nos racines de glaise et d'humus ?

« Moi qui n'ai de pensées que pour Les pierres chaudes au soleil Les fleurs ardentes du plein midi Les crépuscules respirants Et les lieux de la pleine nuit. »

« Et je crie, répétant toujours les mêmes mots jusqu'à vider ma tête comme un disque qu'on ne peut plus arrêter. Qu'appelle-t-on critique ? poète ! humoriste ? Recevez le « Sacrement du divorce », non pas à genoux ou à croupetons, mais le front haut et la pupille émerillonée et sachez que « le bey de Tunis a toujours sa venue au menton ». Découpez les mots, collez-les et jaillira le merveilleux et la liberté éja-culera.

Je l'en prie : « Reviens ma vie, je ne suis que ton enfant. »

Contre ces étrangers, ces critiques aux mains sales, je revendique l'innocence.

Contre la logique et les nez de fouine, je revendique la contradiction.

Contre les athées, je suis le dernier chrétien et le prophète mystique.

Contre les papes, popes et pisseux, je suis le dernier des athées.

Apposé sur l'ados de lyrisme rimbaldaïen engendré par le soc de vie de Miatlev, cliquoté en lettres de feu l'honnête « Je ne sais pas », « le noble, solide, inamovible et perdurable « Je ne sais pas » sauvé des eaux, du naufrage de « Quelle était noire ma légende », « Je ne sais pas », car tout est possible. Il n'y a point de déterminisme ; nous ne sommes point enchaînés à une hideuse hydre de Lerne de conception marxiste-léniniste, s'appela-t-elle Histoire.

Ce sage doute n'est pas une désertion ni une ignorance grossière, mais une ignorance façonnée, modelée à laquelle on accède par les chemins escarpés de la poésie totale, active, essentielle, une ignorance méritée, sœur du Nirvana bouddhiste, gagnée de haute lutte sur le carcan du Khama, ce supplice de Tantale oriental.

« Hier, ô hier encore, j'aurais pu tout ignorer Et m'accomplir dans une sorte d'inconscience. J'aurais pu faire bon marché de la fragilité,

De la semblance de toutes choses De l'abjection de moi-même De l'incommunication générale. »

(« Quand le dormeur s'éveille ! ») Dans ce sens, Miatlev participa à l'élaboration de la revue « Esprit », puis fut le sel de la « Tour de feu » avant de revendiquer la solitude, son atmosphère réelle. « J'ai peu quelquefois de la perte (la solitude) et ce serait la pire des disgrâces », confiait-il à Pierre Boujut.

Pour ne pas être asphyxié par la médiocrité, « Je rugissais de gloire et de fiente fureur, dans les rues des villes où la nuit je défilais seul et puissant. »

Certes, chiens, vous m'affamez, vous me liez, vous me jetez à votre poubelle, vous m'assassinez, mais je vous échappe, je suis vent coulis, liberté incarnée et rêve en liberté, c'est-à-dire néantisation et c'est en ce sens que : « De la fenêtre de ma mort Je regarde l'obturation de votre vie Comme la légende superbe contemple l'une piteuse vérité. »

Il fallait un prince russe pour aimer « les clochards célestes » et jeter ses chevrons à la face de la roture, goules infâmes de la propriété privée, Chimères fielleuses des Etats, léopards sanguinaires des armées.

Dieu sait si ce chantré de la pierre aspirait au silence — à un silence qu'il ne faut pas confondre avec cette conspiration écorçante qui feint d'omettre l'œuvre du généreux poète, d'un modeste qui se cacha derrière divers pseu-

donymes et bouffonna pour mieux trahir les honneurs et les emmerdeurs.

Aussi participons-nous à la sensibilité de Miatlev, instruit par sa confession :

« Quand je relis mes poèmes Mes yeux s'emplissent de larmes. C'est manière de les prévenir Avec ceux qui vraiment les liraient. » Quand Adrian Miatlev aura illuminé le cœur de chaque individu, l'avènement de l'homme sera imminent. Mais il est temps que je me taise et qu'Adrian chante :

« Vivez, vivez en odeur d'humanité En poussière d'esprit En molécules de mots Et laissez ma pensée S'interposer entre vous Et la coupe des pierres brisées.

Tant qu'on mettra des mots à la place [des faits]

A la place des actes Des mots à la place des gestes Des sentiments Et des mots encore à la place des [vrais mots]

Il y aura d'affreux échecs intimes Et d'horribles catastrophes par le [monde.] (Thématisme.)

Jean-Yves QUEFFELEC.

BIBLIOGRAPHIE D'ADRIAN MIATLEV

(Alias Jérôme de Welheim, Frédéric-James Anaon, Abelard de Kernako) 1910-1964

- Paix Séparée (Ed. du Seuil, 1945).
- Le sacrement du divorce (Ed. Gallimard, 1960).
- Excelsismes (Ed. Le Club du Poème, Genève, 1964).
- Quand le dormeur s'éveille (Ed. Rencontre, Lausanne 1965).
- Collaboration suivie à « Esprit », « Fontaine », « La Tour de Feu » et diverses autres revues.
- Nombreuses plaquettes aux éditions de « La Tour de Feu » (Jamac, Charrente).
- En vente à la Librairie PUBLICO.

LIRE le Docteur VALENSIN

par Arthur MIRA-MILOS

Le Docteur Valensin a publié de nombreux ouvrages malheureusement trop peu connus sur les problèmes de la sexualité : « Santé sexuelle », « Adolescence et sexualité », et surtout « Science de l'amour » et « La femme révélée », tous ces ouvrages parus à La Table Ronde (1), ancien chargé de cours de sexologie à l'Institut des Hautes Etudes d'Anthropologie de Paris, ses recherches ne se bornent pas à un simple examen clinique du problème comme il est couramment fait dans de nombreux livres prétendus vulgarisateurs, mais s'attachent également à donner au lecteur une vision psychologique, sociologique, voire philosophique des rapports amoureux entre les êtres et des éléments qui s'y rattachent. Le Docteur Valensin n'entend pas fournir une vérité définitive sur la manière dont doivent se pratiquer les rapports de plaisir, mais simplement informer de telle sorte que les relations entre conjoints soient plus étroites, de quelque façon qu'elles se pratiquent. Il ne s'agit pour lui ni de condamner l'amour dit libre ni de s'en faire le défenseur intransigeant, encore bien moins de se faire le tribun des perversions ou le moraliste attaché aux formes sclérosées de la sexualité. Il veut aider les êtres à se comprendre et à s'aimer, à jouer aussi, à devenir libres et responsables. Il serait aisé de qualifier ce spécialiste de bourgeois puisqu'il n'entre pas dans le jeu facile et ronflant qui consiste à tinter les réflexions de démagogie ouvriériste et socialisante. Il n'en reste pas moins que son œuvre est terriblement subversive, puisqu'elle prétend aider à l'amour, ignoré dans notre société et qui, à lui seul peu renverser un monde.

« La femme révélée » est un ouvrage exclusivement réservé aux problèmes posés à la femme dans le cadre de l'évolution de sa sexualité et de ses rapports avec le sexe mâle. Le Docteur Valensin donne une explication succincte sur ce qu'il nomme « l'affranchissement sexuel du deuxième sexe », montrant que depuis plusieurs décades et notamment depuis quelques années, la femme tend à devenir l'égal de l'homme, c'est-à-dire qu'elle apparaît soudain comme un être non seulement capable de donner du plaisir mais aussi étant en droit d'en exiger pour elle de la part de son ou des sexes partenaires. Cette émancipation nous dit Georges Valensin est facilitée par un contexte plus libre qui permet à la femme de s'inscrire directement sur la vie active d'un couple ou d'une collectivité. Cette érotisation de la vie quoti-

dienne offre à certaines femmes, dont le nombre est malgré tout très restreint, de se poser les problèmes souvent inextricables qui s'offrent aux époux, aux fiancés, et aussi aux adolescents et aux individus qui entendent s'offrir un hors du cadre hypocrite d'une société qui a tout à s'offrir de leur union mais qui n'a que faire de leur bonheur. La femme, ainsi, entre plus facilement en confiance avec un homme désiré et l'entente est renforcée, la femme jouant alors un rôle actif dans les relations sexuelles, lesquelles relations sont au centre de la bonne marche d'un couple normalement constitué et émancipé.

Pour cela, la femme doit savoir ce qu'elle est en droit d'attendre de son corps, ce qu'elle est en droit d'offrir à un homme — ou à une autre femme — et ce qu'un homme est en droit de lui donner. La masturbation, la frigidité, l'illusion du plaisir, sont autant de problèmes sur lesquels elle doit se pencher totalement libérée des préjugés ridicules qui ont fait loi jusqu'ici et qui perséverent à l'aide d'une propagande admirablement menée de front par tous les dogmes autoritaires, qu'ils se présentent sous la forme d'un pouvoir d'Etat, d'une morale ou d'une idéologie politique quelle qu'elle soit. Elle peut choisir « librement » de pratiquer l'amour des qu'elle s'en sent le besoin et avec qui elle veut, de la manière qu'elle l'entend. Il lui est même conseillé d'avoir dans ses débuts des expériences variées et constamment renouvelées, afin d'être totalement informée si un jour il lui prend l'envie de se consacrer à un être unique, et ainsi saisir les problèmes de plus près, et sera mieux armée pour les résoudre. « Une initiation sexuelle précoce et rationnelle préparerait à une vie érotique équilibrée et pleinement vécue. Cette initiation devrait commencer dès l'adolescence : âge d'une grande plasticité ; très tôt se développerait l'attrait pour un érotisme sain, sans obsession ni roulement », affirme le Docteur Valensin. Plus loin il continue : « L'expérience érotique pré-nuptiale serait une manière de propédeutique sexuelle ; cette expérience peut s'acquiescer par des automanipulations, des attachements du partenaire et des rapports (...). Les attachements par autrui aident à briser les retenues pudiques ; le rapport pré-nuptial permet le choix du partenaire, puis de ne plus l'accepter s'il ne plaît plus ; aussi doit-il se faire valoir. »

Le Docteur Valensin affirme comme beaucoup d'autres que l'adultère est commun à tous les individus sexuellement sains, mais qu'il prend des formes très

variées allant de la diversité effective des rapports jusqu'au désir imaginaire d'échapper au partenaire et d'appartenir à un autre. L'adultère bourgeois est le plus fréquemment rencontré. Il consiste à prendre amant ou maîtresse, et dans la plupart des cas de laisser le conjoint légitime. Néanmoins il existe des adultères de groupes, et des « clubs d'échanges conjugaux » qui sont beaucoup plus intéressants, car ils ouvrent des perspectives nouvelles aux relations entre les gens qui s'aiment et entre les groupes. Ces Clubs, déjà fortement développés aux Etats-Unis, sont pratiquement ignorés dans nos pays, bien qu'il existe en France quelques groupes autonomes qui pratiquent l'union totale ; mais la plupart du temps ces groupes ne sont formés que d'individus obsédés et révoltés, qui veulent étendre l'usage de la « partie » très en vogue dans les milieux étudiants d'extrême-gauche. Pourtant les expériences américaines paraissent concluantes : les problèmes, si nombreux chez nous, disparaissent alors, et l'entente semble harmonieuse à condition, bien sûr, que les deux conjoints soient d'accord pour s'adonner à de telles pratiques. Cette forme de relations sexuelles est certainement appelée à se développer, et nul ne peut douter que c'est un progrès pour tous ceux qui prétendent au bonheur. Mais il s'agit bien de les considérer comme une étape, et non comme une fin. La sexualité en groupe est bénéfique à la condition qu'elle soit dépassée, car il ne peut finalement exister de bonheur partiel que dans l'amour et ses preuves exclusives que deux êtres se portent.

Aux yeux de beaucoup d'intellectuels libidineux sartiens et pseudo avant-gardistes, il ne peut être de « véritable » libération hors de la débauche totale, de la sexualité la plus abjecte privée de tout sentiment amoureux. Ils ne savent pas ces névrosés qu'ils sont le fruit d'une société qui les enferme dans ses cadres morts, et que, pratiquant de la sorte, ils justifient une telle société et leur répression. L'amour libre, c'est l'amour total et entier, et cet amour ne pourra se pratiquer que dans une société libre ; et inversement. Quant à savoir quelles formes prendra cet amour, c'est une autre affaire ; la nôtre. Mais nous en reparlerons quand viendra le temps des cerises ! Nous en reparlerons, et nous en ferons l'expérience... et aussi certainement les frais !

(1) En vente à la Librairie Publico.

★ **CINÉMA**

par Paul CHAUVET

« UN HOMME QUI ME PLAÎT »
(de Claude Lelouch)

Le dernier film de Lelouch avait su nous attacher tant par son sujet, la peine de mort, que par sa facture d'un classicisme tout moderne, pour le film qui vient de paraître sur les écrans ces jours derniers il en va autrement, il nous faut déchanter.

Voilà Lelouch de retour sur la route du tendre, il nous raconte une nouvelle fois « Un homme et une femme », ou plutôt il laisse sa caméra suivre les évolutions du sujet, un compositeur de musique de film passe son temps avec une vedette, ils s'aperçoivent que leurs conceptions de l'amour correspondent, et la liaison dure tout le long du film, avec, entre deux lits et quelques petits déjeuners dans de très grands hôtels très luxueux, une visite en règle des Etats-Unis, qui restera sans nul doute un des seuls meilleurs morceaux de ce film.

Comme toujours, la caméra semble livrée à elle-même, mais l'on sait bien que cette apparente désinvolture cache souvent un laborieux travail, cependant Lelouch rate ici tous ses effets, l'ennui s'installe pour la durée du spectacle et l'on a vraiment l'impression

d'une réalisation spontanée, mais sans aucun talent si ce n'est le reportage sur quelques beaux extérieurs, la prise d'une voiture par les Indiens fictifs ou la grande salle de jeux de Las Vegas.

Il ne faut quand même pas dénier toute valeur au film, mais celle-ci vient justement d'éléments sans rapport avec les qualités du réalisateur qui brillent par leur absence; le deuxième meilleur côté du film c'est la performance des deux grands comédiens que sont Annie Girardot et J.-P. Belmondo; elle, toujours très fine et sensible au deuxième degré, avec retenue, et lui, pétant de naturel, décontracté, content de vivre, donnant l'impression de s'amuser follement, heureusement qu'il y en a un pour y croire dans le film.

Que dire de plus sur « Un homme qui me plaît » sinon que Lelouch aurait dû ne pas le signer. Ce film aurait pu, alors, passer pour un bon premier ouvrage de jeune réalisateur, mais pour Lelouch c'est une vilaine contredite à son talent que je tiens pour quand même certain. C'est donc un film à ne voir qu'à la rigueur, et plus par intérêt géographique qu'autre chose.

LE « SATYRICON » (de F. FELLINI)

Tout différent est le film de Fellini « Le Satyricon » qui vient de sortir récemment sur les écrans parisiens. Ici le génie éclate au visage par tous les coins de la pellicule et durant tout le temps de la projection qui est fort longue. Pas d'ennuis, mais un affolant débordement d'intérêts, de trouvailles, de finesses que l'on a du mal à suivre tant elles sont nombreuses et se succèdent à grande cadence.

Voilà un film riche et puissant comme il faut bon en voir sur nos trop médiocres écrans. Fellini nous présente à travers l'œuvre de Pétrone, la décadence romaine telle qu'il la conçoit, c'est-à-dire sûrement plus fellinienne que spécifiquement romaine.

C'est alors la débauche la plus totale, le monde latin baïfre, boïse, se jette dans le stupre et la fornication en tout genre, jusqu'à la limite du possible; tout au long du film et même au travers des fantasmes felliniens il est bien question de l'effondrement d'une civilisation parvenue au fond d'elle-même, incapable de retrouver un but, un sens, une réalité qui lui redonne le goût de vivre.

L'amour, la mort s'entrelacent dans le film, un des grands plaisirs du riche marchand Trimalcion n'est-il pas de se faire enterrer devant tous ses invités et de vivre ainsi sa propre mort, gagnons que lors de sa mort véritable les esclaves pleurèrent beaucoup moins. Et il y a aussi cette scène qui serait hor-

rible si elle n'était hautement significative, le vieux poète devenu riche meurt et demande par testament qu'avant de toucher leur dû les héritiers mangent son corps mort, je ne sais pas si l'on peut atteindre plus terrible dans le genre, la veulerie dans le trente-sixième dessous de la bête humaine.

Hors de certaines scènes difficiles à supporter, bien que très belles, il faut avouer que Fellini possède un sens de l'esthétique qui l'apparente aux plus grands peintres de la renaissance italienne; les deux péderastes meneurs de jeu et leur camarade Citon sont fort harmonieux, presque à vous dégouter d'être normal; le fait est que l'on sent une féroce misogynie chez Fellini, aucune des femmes du film n'atteint la beauté des trois jeunes hommes, et l'auteur prend un malin plaisir à filmer ces incroyables matrones aux fesses énormes, aux corps difformes, monstrueux, et c'est avec l'une d'elle que le héros principal retrouve sa puissance perdue, voilà de quoi étudier les névroses felliniennes.

En corollaire de la décadence et de la débauche nous assistons au suicide stoïque d'un grand patricien condamné par Rome, acte négatif par excellence mais qui laisse bien voir l'impasse dans laquelle était tombée la civilisation d'alors.

De ce film, il ne se peut ajouter rien d'autre, sinon qu'il faut courir le voir, il en vaut le déplacement.

« **LA RUE n° 6** »

Vient de paraître

Revue trimestrielle culturelle et littéraire d'expression anarchiste, éditée par le Groupe libertaire Louise-Michel.

EDITORIAL

Bombes à Milan (Maurice JOYEUX).
De la liberté (Jean-Loup PUGET).
Situation de l'agriculture (Michel BONIN).
La grande crise de l'architecture (Michel RAGON).

En exclusivité
une création de Léo Ferré : **LE CHIEN**

Le crépuscule des religions (Maurice FAYOLLE).
Présence anarchiste et époque actuelle (Paul CHAUVET).
Seuls les chiens... (Arthur MIRA-MILOS).
Boris Vian (Louis CHAVANCE).
Un « Che Guevara de Belleville » (Jean-Pierre CHABROL).
L'abbé Polype (Raymond MARQUES).

CHRONIQUES

Variétés (Suzy CHEVET).
Littérature érotique (Arthur MIRA-MILOS).
Le Cinéma (Maurice JOYEUX).
Le goût du livre (Michel BONIN).

Abonnements, 4 numéros : 22 francs
Abonnement de soutien : 30 francs
L'exemplaire : 6 francs

Renseignements et vente à la Librairie Publico

★ **TÉLÉVISION**

Un ratage magistral
par Suzy CHEVET

Les réussites à la télévision sont rares... Quand parfois il y en a, en toute conscience nous les signalons. Mais cette fin d'année semble avoir donné l'occasion à dame Télé, cette vieille bique, de dépasser la mesure.

Une permanence certaine : la médiocrité des feuilletons... Passe encore, à la rigueur « Chevaliers du ciel », feuilleton insipide et fleur bleue, mais avoir transformé les « Trois Mousquetaires » en un navet... Ça peu ! Il faut le faire...

Quelles horribles caricatures sont devenus nos sympathiques mousquetaires... et la reine... poissarde à souhait, et le ridicule Richelieu...

Si le dossier de l'écran où l'architecte des prisons représente un cas sans solution, fut de bout en bout mauvais et sans grandeur, cela au moins nous permit de revoir un bon film : « Le Trou ».

Que dire des informations nouvelle manière. Certes les présentateurs sont sympathiques, et au moins leur visage, leur attitude font plaisir à regarder, à entendre, mais les améliorations proposées ne semblent pas à la hauteur des ambitions de leurs auteurs, même si les réalisations de la deuxième chaîne nous donnent plus de satisfaction.

« L'affaire Lacoste » fut une émission intéressante, mais elle n'a pu faire oublier celle qui avait été programmée et attendue avec impatience « L'affaire Deschamps ». Sa suppression en dernière heure donne la mesure de la légèreté de cette télévision qui s'arroge le droit de « tripatouiller » avec une mesquinerie sans égale tout ce qui la dérange un peu.

Que de fois avons-nous signalé la nullité, la fadeur, des béatifiants émissions de Télé-Dimanche; la naïveté de Raymond Marillac et ses jeux insupportables, l'agaçant et prétentieux rire ou sourire de l'ennuyeuse Denise Fabre, l'assent, énarvent tous les spectateurs et gâchent leur dimanche. Cela explique que des vedettes de premier plan ne veulent pas se laisser embrigader dans cette galère.

Et puis nous devons subir l'inévitable Guy Lux. Ah! celui-là...! Quel gâchis! Et, englobant tout cela., les « bondieuseries » de Noël... Il y a beaucoup à dire à ce sujet.

Ah! si en échange, Dieu et ses ministres reconnaissants de la publicité qu'on leur fait, s'employaient à rendre producteurs et réalisateurs moins médiocres, s'ils pouvaient déverser sur le pauvre cochon de payant l'auteur, une manne d'émissions digestes, intelligentes, plaisantes... Même pas...

A la Mutualité : Récital Léo FERRÉ

Mardi 6 janvier, 18 h 30 ; Mercredi 7 janvier, 18 h 30 ; Jeudi 8 janvier, 21 h ; Vendredi 9 janvier, 18 h 30 ; Samedi 10 janvier, 16 heures.

Locations des places numérotées à la Mutualité ; à la librairie Publico.

★ **CHANSONS**

de Henri GOUGAUD

Le gendarme et le voleur

A la fin je serai voleur et toi gendarme
Puisqu'il faut que l'on soit l'un ou l'autre ici-bas
Toi tu seras fusil, moi je n'aurai pas d'armes
Je serai la grimace et tu ne riras pas.

Tu seras le gendarme je serai le voleur
Et tu ne me feras pas peur.

A la fin je serai longs cheveux de prophète
Toi tu seras bâton et nuque bourrelée
Toi tu seras la loi moi je serai la fête
Tu seras la prison je serai l'envolé.

Tu seras le gendarme je serai le voleur
Et tu ne me feras pas peur.

Moi je serai le vent toi tu seras la gloire
La grandeur, la puissance et l'ordre maintenu
Je serai la chanson, le bonheur sans mémoire
Tu ne m'auras jamais imbécile ingénu.

A la fin tu seras tout fureur moi silence
Toujours le rire aux dents et toujours ennemi
Je serai l'homme heureux toi tu seras la France
Tu seras le bordel je serai l'harmonie.

Tu seras le gendarme je serai le voleur
Et tu ne me feras pas peur.

A la fin j'ouvrirai ma porte toute grande
Quand seront déroulés les écheveaux du temps
Tu boufferas du marbre et moi de la lavande
Toi monument aux morts, moi graine de printemps.

Tu seras le gendarme je serai le voleur
Et tu ne me feras pas peur.

Une des meilleures chansons créées à Bobino par notre ami Henri Gougoud.

LE LIVR

Les anarc

Voici un l

sieurs raison
pas d'une his
histoire politi
à ce jour, n
donne un e
furent, soit
les dirigeant
c'est un livre
toire objectif
genant tant c
seurs ou pou
un certain n
ces défauts
pour qui ve
mentaire à l
blèmes que
C.N.T. fut é

Quels son
tique qui pe
D'abord le o
de l'Espagne
de gauche e
humeurs thé
crètes et da
rien n'est plu
faire coller
sites d'organ
dit l'auteur,
se manifeste
ticulier à Bo

Lorenzo s
tion de la C
à l'avance
n'est appliq
refuser les
traire, et en
même, on s
de la C.N.
l'armée et
étudie la ri
ou s'aperço
et mieux co
Moscou en
triumphé d
qui eut fer
au pays Bo
Mais ce o
de cet ouv
militants de
cutter de ce

Libri
PUB

Demand
vos
vos

Vous
plus che
3, rue
C.C.
Téléph
HEURES

Sa
Fermeture

SUR

ANSART
Sociologi
Marx et
ARMAND
Sa vie, s
ve ..
ARVON :
Aux sou
tialism
BAKOUNI
Dieu et
Fédéralis
BONTEME
L'homme
L'anarch
DOMMAN
Le drap
ERNESTA
Valeur d
FAURE S
Mon con
L'impes
GUERIN
Ni Dieu
L'anarch
HEM DAY
Autour
Inde soc
JOYEUX
L'Anarch
moder

Les anarchistes espagnols et le pouvoir
par César M. LORENZO

(Edition du Seuil)

Voici un livre assurément remarquable pour plusieurs raisons fort différentes. D'abord, il ne s'agit pas d'une histoire de la guerre d'Espagne, mais d'une histoire politique de la C.N.T. espagnole, histoire qui, à ce jour, ne fut jamais écrite, ensuite le livre nous donne un enseignement chronologique de faits qui furent, soit camouflés, soit passés sous silence par les dirigeants successifs de la Confédération, enfin, c'est un livre passionné, le contraire d'un livre d'historien objectif, l'auteur y prend parti et c'est parfois gênant tant on a l'impression que pour ses prédécesseurs ou pour lui-même, il profite du récit pour régler un certain nombre de comptes. Enfin et malgré tous ces défauts le livre reste un grand livre de travail pour qui veut s'en tenir aux faits, laisser le commentaire à l'auteur et réfléchir sérieusement aux problèmes que posèrent les événements auxquels la C.N.T. fut étroitement mêlée.

Quels sont les moments de cette histoire politique qui peuvent être les plus riches pour l'avenir ? D'abord le climat politique, économique, administratif de l'Espagne qui engendre alors des organisations de gauche et d'extrême-gauche non pas à travers des humeurs théoriques mais à travers des réalités concrètes et dans ce domaine et si on en croit l'auteur, rien n'est plus édifiant de voir une fraction de la C.N.T. faire coller la doctrine de Bakounine avec les nécessités d'organisation. Ensuite et contrairement à ce que dit l'auteur, la maturité de l'organisation anarchiste se manifeste pendant l'insurrection initiale et en particulier à Barcelone.

Lorenzo semble regretter le manque de préparation de la C.N.T. Quelles préparations ? Le plan, dressé à l'avance dans ses moindres détails et qui jamais n'est appliqué, les événements ayant l'arrogance de refuser les voies tracées par les théoriciens. Au contraire, et en suivant le schéma tracé par l'auteur lui-même, on s'aperçoit que l'état de préparation avancée de la C.N.T. qui a des ramifications jusque dans l'armée et l'aviation et lui dirait que lorsqu'on étudie la riposte confédérale au coup d'Etat fasciste, on s'aperçoit qu'elle fut singulièrement plus ordonnée et mieux conduite que la prise du palais d'Hiver à Moscou en 1917 et qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne triomphât de façon décisive. Je pense à Sarragossa qui fut fermée le nord au fascisme et joint l'Aragon au pays Basque et Séville.

Mais ce qui est de loin la partie la plus importante de cet ouvrage c'est celle qui a trait à l'entrée des militants dans le ministère. Enfin on va pouvoir discuter de ce problème autrement que par des déclama-

tions démagogiques. Il serait peut-être bon que les damoiseaux qui parlent de l'affaire sans bien la connaître la situent dans le temps. C'est ce que fait l'auteur. En nous expliquant les motifs qui conduisirent les uns et les autres à accepter la collaboration gouvernementale ou à la repousser, mais en même temps il nous fait voir les conséquences indubitables de telles ou telles prises de position. Bien sûr, les pieds au chaud, il est toujours facile de reconstituer l'histoire, mais disons-le en écoutant Prieto, Montseny, Garcia Oliver, Vazquez dans des joutes oratoires contradictoires qu'il est bien difficile, après coup, de définir une position qui relevait de la conjoncture d'alors et qu'il n'est pas aisé de reconstituer.

Ce qui est peut-être le plus remarquable de ce livre c'est qu'il nous explique le rôle exact que joua la F.A.I. depuis sa constitution et on est alors loin de la mythologie officielle dans le mouvement libertaire. Les dernières pages de l'ouvrage qui ont trait à l'émigration, sont sans grand intérêt ; leur partialité semblant évidente. Elles auront toutefois l'avantage de révéler au public une situation que seuls quelques militants français connurent et qui explique bien des choses et en particulier cette volonté tenace du mouvement espagnol de coloniser le mouvement français et cette résistance que nous fûmes quelques uns à lui opposer.

De toute manière le voile est levé sur une histoire du mouvement espagnol qui doit être examinée aujourd'hui non pas à travers un évangile officiel mais à travers des réalités que la C.N.T. dut subir et en reformant ces pages qu'il faut lire en écartant les jugements a priori ; j'ai une fois de plus pris conscience que la grandeur historique de la lutte révolutionnaire ne doit pas nous en masquer ses faiblesses et que grandeur et faiblesse doivent être bien connues si on veut que les efforts ne se perdent pas et servent à l'élaboration de la théorie de l'avenir.

Pannekoek et les conseils ouvriers

(E.D.I.)

J'ai lu ce livre avec intérêt, non pas par ce qu'il apporte car il n'y a rien de la proposition de Pannekoek théorique polonaise et marxiste qui ait son heure de gloire entre 1900 et 1930, qui ne soit aujourd'hui connu, mais par cette confirmation que son œuvre parmi d'autres nous apporte de l'extrême confusion dans laquelle se trouveront les héritiers de Marx lorsqu'il s'agira de traduire dans des faits les préceptes généraux laissés par le maître.

Les éditeurs, avec un sens de l'ex-propos indiscutable ont pris dans l'œuvre de l'intellectuel polonais, les parties qui ont trait aux « Conseils ouvriers » c'est-à-dire aux moyens qui à l'instant de l'action révolutionnaire pourraient, dans la construction socialiste

remplacer les syndicats, qui à cette époque n'étaient pas assez aux ordres du marxisme et qui, à notre époque ont perdu toute velleité de transformation de l'économie capitaliste. Et, devrais-je scandaliser les éditeurs, je dirai qu'en écoutant Pannekoek, on a l'impression d'écouter un Jules Guesde nordique intéressé à trouver dans le fatras contradictoire des propositions venues d'horizons différents un élément d'originalité.

Dans le domaine commun à tous les marxistes voilà des mots qui suffisent à garantir l'orthodoxie devant l'histoire : élever la conscience de classe des travailleurs, renforcer l'organisation, la discipline. Le but le développement de la lutte des classes. Oui, mais voilà, il y a le contexte politique, économique et moral. Et inscrire du premier dans le second ne relève pas simplement des mots.

Et notre théoricien de jouer à fond sur la disparition des classes moyennes. C'est la tarte à la crème de tout marxiste conséquent et aujourd'hui, malgré les statistiques qui démontrent le contraire, ils en sont encore à ce fatalisme théorique. Au passage un peu de corde raide sur la dialectique, sur les contradictions, étapes transitoires, avant d'arriver à l'ennemi numéro un : les anarchistes.

Les anarchistes suivant Pannekoek : s'enfoncent dans l'action au jour le jour ou bien ils dégingolent à l'état de cercle de discussion où l'on rêve au « grand jour ». Et de condamner le syndicalisme révolutionnaire qui est une forme de la pensée libertaire.

Qui vraiment, ce livre est intéressant, on y retrouve tout ce rabachage semis des petites chapelles marxistes qui fondent leur avenir sur l'originalité dans l'orthodoxie et qui changent de place des virgules pour prouver à l'humanité qu'ils ont enfin trouvé le fil qui pourra faire sortir les travailleurs du labyrinthe marxiste.

C'est incontestablement attendrissant.

COLLECTIONS POPULAIRES

- Le temps d'un soupir, par Anne Philippe (L.P.). — Ce fut le roman des âmes tendres. Il connaît un succès assuré par l'extraordinaire personnalité d'un jeune artiste chéri du public et mort à la fleur de l'âge. Disons que la qualité du récit lui assure une postérité plus solide que celle conférée par l'anecdote.
- L'oiseau bégayé, par Jean Giono (L.P.). — Coucou, le revole. Un livre de Giono c'est un parfum de jeunesse qui nous monte à la tête. Et même si ce Giono est un Giono nouvelle manière, c'est toujours celui du « Grand Troupeau » que l'on cherche dans ces pages.
- Les sociétés secrètes, par René Allou (L.P.). — Les sociétés secrètes avec un parfum d'ésotérisme vous n'y croyez pas ? Moi non plus ; cependant, voici un livre qu'on lira tant est tenace en nous le merveilleux et l'insolite.

Librairie
PUBLICO

Demandez-nous
vos livres,
vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 1289-18
Téléphone VOLtaire 34-08
HEURES D'OUVERTURE :
13 h à 19 h
Samedi, de 10 h à 19 h 30
Permettez : DIMANCHE LUNDI
ET JOURS FERIES

ECRITS
SUR L'ANARCHISME

- ANSART PIERRE : Sociologie de Proudhon... 11
- Mars et l'anarchisme... 44
- ARMAND : Sa vie, sa pensée, son œuvre... 10
- ARVON : Aux sources de l'existentialisme Max Stirner... 11
- BAKOUNINE : Dieu et l'Etat... 5
- Fédéralisme Socialisme... 12
- BONTEMPS : L'homme et la liberté... 8
- L'anarchisme et le réel... 10
- DOMMANGET : Le drapeau rouge... 30
- ERNESTAN : Valeur de la liberté... 7
- FAURE SEBASTIEN : Mon communisme... 8,50
- L'impureté religieuse... 7
- GUERIN : Ni Dieu ni Maître... 45
- L'anarchisme... 3,80
- HEM DAY : Autour d'un procès... 8
- Inde sociale - philosophie... 8
- JOYEUX : L'anarchie et la Société moderne... 15

- LECOIN Louis : Le cours d'une vie... 18
- LORENZO : Les anarchistes espagnols et le pouvoir... 29
- RECLAUS Paul : Les frères Reclus... 7
- VOLINE : La Révolution inconnue... 35 F

SURREALISME

- ARTHAUD : Lettre à genica Athanastou... 26
- BRETON : Le manifeste du surréalisme... 3,80
- La clé des champs... 25,45
- Anthologie de l'humour noir... 29,30
- Les pas perdus... 19
- L'amour fou... 9
- Nadja... 3
- CREVEL : L'esprit contre la raison... 14,50
- BURROUGHS WILLIAM : Le ticket qui explosa... 26,25
- DUPREY J.-P. : Derrière son double... 18,50
- JOUFFROY ALAIN : Aube à l'antipode... 18,50
- LAMBERT J.-G. : Code... 18,50
- MANSOUR JOYE : Le bleu des fonds... 19,50
- MICHAUX Henri : Passage... 22
- L'infini turbulent... 24,65
- L'espace du dedans... 23,95
- Les grandes épreuves de l'esprit... 17
- PELIER CLAUDE : Ce que dit... 18,50
- Le journal blanc du hasard... 26,25
- PELET BENJAMIN : De derrière les fagots... 18
- TZARA TRISTAN : L'homme approximatif... 4,40

PHILOSOPHIE - PSYCHOLOGIE

- BOUTHOUX GASTON : Les guerres... 12
- CAMUS : Le mythe de Sisyphe... 3,50
- L'homme révolté... 5,50
- FROMM ERICH : Société aliénée et Société saine... 20
- MARCEUSE HERBERT : L'homme unidimensionnel... 19,50
- Eros et civilisation... 19,50

EDUCATION

- C. FREINET : Les techniques de l'école moderne... 7
- Pour l'école du peuple... 6,15
- KRISHNAMURTI : De l'éducation... 9
- NAVILLE FLOUJ HALSEY : Ecole et Société... 9

- Vers la libération... 19,50
- La fin de l'utopie... 8,50
- Raison et révolution... 25
- NIEL MATHILDE : Le phénomène technique... 3,10
- Psychanalyse du marxisme... 13,90
- Le drame de la libération de la femme... 14
- TEPPE JULIEN : Idole Patrie... 21
- THOREAU : La désobéissance civile... 8,25

LE MOUVEMENT OUVRIER

- BRECY : La grève générale... 9,90
- DOMMANGET : Auguste Blanqui... 38
- DOLLEANS : Histoire du mouvement ouvrier : de 1830 à 1871... 15,90
- de 1871 à 1920... 15,60
- de 1921 à nos jours... 18
- MATIRON : Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Tome 1... 48
- Tome 2, 3, 4, 5... 57
- Tome 6... 70

MAI 68

- COHN-BENDIT DANIEL : Le gauchisme... 15
- NIEL MATHILDE : Le mouvement étudiant... 7
- SCHAPP ALAIN : Journal de la commune étudiante... 45

SEXUALITE

- GUERIN DANIEL : Essais sur la révolution sexuelle... 19,50
- REICH WILHELM : La Révolution sexuelle... 28
- La fonction de l'organe... 20,10
- ZWANG : Le sexe de la femme... 18,50
- VALENSIN GEORGES Dr : La femme révélée... 20,80
- Science de l'Amour... 17,10

LES ENFANTS DE BARBIANA

- Bas les cœurs... 7,50
- D'ARTEUIL BAUDE : Suis-je un criminel ?... 13
- DIETRICH LUC : L'apprentissage de la ville... 7,50
- Le bonheur des tristes... 3
- FROT : Le roi des rats... 19
- Nibergie... 19
- GRENIER ROGEE : Le palais d'hiver... 12,50
- JOYEUX MAURICE : Le consulat polonais... 6,20
- MICHAUD RENE : J'avais vingt ans... 15
- MILLER HENRY : Sexe... 30
- Plexus... 5
- Nexus... 4
- Le monde du sexe... 15
- NAVEL : Travaux... 17
- Parcours... 7,50
- Sable et limon... 12
- Chacun son royaume... 12

POESIE

- BACRI ROLAND : Refus d'obtempérer... 9
- KOTTELANNE CLAUDE : Le mauvais sang... 3
- Le chien de garde... 6
- Comment dire ce peu... 9
- LAISANT MAURICE : Flamme... 6
- MERIC PIERRE : Un havre entre deux nuits... 6
- VIAN BORIS : Je voudrais pas crever... 7,50

BROCHURES

- BONTEMPS : L'individualisme social... 4
- JOYEUX MAURICE : André Breton... 2
- Albert Camus... 2
- CHAUVET PAUL : Stirner... 2
- Ce que veulent les anarchistes... 2
- GROUPE D'ASNIERES : Du problème de la révolution... 1
- MALATESTA : L'anarchie... 3,50
- KROPOTKINE : La morale anarchiste... 4,50

ROMANS

- BRASSENS GEORGES : La tour des miracles... 9,50
- CAMUS : L'étranger... 7
- La peste... 3
- CLAVEL BERNARD : Les fruits de l'hiver... 24
- La maison des autres... 24
- Le cour des vivants... 20
- CHABROL : La guêpe... 22
- Les rebelles... 20
- L'embelli... 22
- GELINE : Les contes d'outre-temps... 28,35
- Voyage au bout de la nuit... 4
- Rigodon... 20
- CLEBERT J.-P. : Paris insolite... 8,50
- DARIN GEORGES : Le voleur... 10

SUR L'ART

- RAGON MICHEL : 25 ans d'art vivant... 40

DISQUES

- Le dernier Brassens... 24,25
- Le dernier Ferrat... 28,40
- Le dernier Lescote... 24,25
- Le dernier Paco Ibáñez... 24,25
- Le dernier Gougoud... 10
- Le dernier Debrouckart... 28,40
- Jean-Max Bruat... 28,40
- François Éléphant... 6,80
- Et tous les disques de Ferré, Brel, Barbara, Armist, Fanon, Ferland, Bartel.

Du désordre à l'anarchie

Le petit monsieur triste qui survit bien sagement entre son travail, sa femme, ses enfants et son tiercé tremble chaque fois qu'apparaît le terme « d'Anarchie » dans les pages des journaux ou sur les murs des grandes villes hypocrites ; le mot sème la terreur et la panique, et le premier désordre qu'il entraîne est celui de l'esprit du petit monsieur triste.

Désordre, le mot est écrit, il apparaît pour la première fois dans ce texte et déjà semble synonyme d'anarchie, là se situe l'erreur qui agite fébrilement le petit monsieur triste, une erreur que les idoles intellectuelles et politiques de tous les bords du moment se gardent bien d'éclaircir pour ne pas perdre le bon fromage que leur assure la haute bourgeoisie capitaliste qui, exploitant tous les petits messieurs tristes traînant de par le monde du travail, permet aux « intelligences de toute obédience « honnête » le droit à l'expression.

Il fallait une fois encore tenter de mettre les termes au point et il en résulte le texte qui suit.

Il conviendra de comprendre ce que signifie le mot désordre pour réaliser qu'il englobe des personnes et des institutions bien différentes de celles qu'il semblait recouvrir à première vue, ce sera un étonnement pour le lecteur non averti dont l'esprit sera ainsi libéré du carcan des termes ; dans la suite il sera analysé ce que recouvre réellement le qualificatif d'anarchie, comme forme d'organisation libertaire différente de l'ordre bourgeois.

L'ordre bourgeois c'est le désordre

L'ordre bourgeois représente une forme d'esprit qui remonte si loin dans le temps que la mémoire ne peut l'imaginer ; disons-le, l'ordre bourgeois tel que nous l'entendons est l'ordre premier qui gère les hommes. Il n'y eut jamais de bons sauvages, mais toujours des hommes plus ou moins forts, plus ou moins intelligents, plus ou moins riches, qui pour obtenir le seul équilibre qui leur était compréhensible soumettent les moins forts, les moins intelligents et les moins riches à leur loi. La grande règle de l'ordre bourgeois est celle qui consiste à faire qu'un homme se déclare supérieur aux autres et s'arroge le pouvoir de diriger, d'exploiter, d'écraser les autres comme il l'entend.

L'ordre bourgeois se traduit par une organisation autoritaire de l'humanité ; les hommes considérés comme supérieurs, de par un quelconque critère, déterminent la vie et la mort de tous les autres.

Ils gèrent, tranchent, commandent, décident, vivent dans l'opulence ou dans l'ascétisme selon leur humeur ou leur moeurs et se considèrent alors comme supérieurs car ils possèdent la direction de tous les événements.

Il est amusant de constater que d'abord ils prennent le pouvoir par la force, en assurant la continuité puis, prenant appui sur leur position de chef, se déclarent supérieurs parce qu'ils dirigent ; c'est l'histoire du serpent qui se mord la queue, selon cet agréable processus tous les ordres bourgeois se succèdent sans trêve au cours des siècles dans les pays les plus divers.

La bourgeoisie comme l'ordre bourgeois qu'elle secrète sont universels et se retrouvent sous toutes les latitudes sous des vocables plus ou moins équivalents et des images différentes plus ou moins autoritaires mais conservant toujours les mêmes buts, le pouvoir total et le bien-être complet d'une minorité d'individus conservateurs reposant sur une majorité asservie.

Voilà quelque peu débroussaillé ce que nous entendons par ordre bourgeois, voyons maintenant les résultats de cet ordre bourgeois.

Organisation autoritaire, l'ordre bourgeois favorise, prône les différences réelles ou inventées, nie l'originalité, tue l'esprit critique, crée les complexes, empêche la création, freine le progrès, étouffe les sursauts les plus spontanés des civilisations.

Que le lecteur remonte le cours de l'histoire et jette un œil critique sur l'évolution générale

du monde il y verra tous les sursauts spontanés, créatifs et originaux, écrasés par le carcan conservateur de l'ordre bourgeois de l'époque et cela aussi bien chez les Grecs, chez les Romains, les Gaulois, les uns et les autres, les nobles ou les grands et petits bourgeois des vingt siècles passés ; sous tous les régimes, sous toutes les latitudes, dans toutes les époques, l'esprit novateur a été camouflé, torturé, étouffé.

L'idéal bourgeois est un idéal statique, sclérosé de naissance, impuissant et débilitant.

par Paul CHAUVET

cet idéal qui se voudrait un ordre n'amène en réalité que le désordre et la stagnation, c'est-à-dire la confusion, il faut se souvenir pour cela des Socrate, Savonarole, Jean Huss, Galilée et tant d'autres en passant par tous ceux connus ou inconnus qui combattirent ce désordre autoritaire les armes à la main de Spartacus à Cohn-Bendit.

L'ordre bourgeois annihilant toute personnalité originale, représente donc le véritable désordre et la totale confusion, cela il faut le souligner pour pouvoir le comparer efficacement à l'idéal anarchiste.

L'organisation libertaire c'est l'ordre véritable

L'organisation libertaire à l'opposé de l'idéal bourgeois ne s'enracine pas au fin fond de la mémoire de l'humanité, elle n'est pas naturelle, elle n'est pas simple à appréhender et semble si loin des possibilités humaines que d'aucuns crient à l'utopie et au désordre de l'esprit.

Il est de fait qu'aborder l'anarchie avec une intelligence pétrée dans l'idéologie bourgeoise revient à explorer un fond sous-marin avec des lunettes noires, c'est l'obscurité complète et le choc assuré contre le premier obstacle.

Pour comprendre l'idéal de l'organisation libertaire, il faut oublier « L'ordre bourgeois » et sa création damnée l'humanisme, il n'y a pas de bons ou de mauvais sauvages mais des individus tous différents et chaque individu porte en lui une grosse somme de curiosités inassouvies, un grand besoin de bien-être, de bonne vie, de paresse, de désir, d'amour, de puissance, etc. le tout plus ou moins bien dosé selon les individus par un violent égoïsme et une incapacité congénitale à la véritable communication d'individu à individu.

L'individu n'agit qu'en fonction de lui-même. Dans la majorité des cas il ne réalise pas, conçoit difficilement la liaison entre ses problèmes personnels et ceux des autres individus, l'incommunicabilité reste maîtresse de son esprit. Cependant, des hommes plus égoïstes que les autres, plus lucides, par extraordinaire doués plus curieusement ont recherché une forme d'organisation autre que l'idéal bourgeois, une forme de société qui tiendrait compte de toutes les différences, permettrait l'expression la plus complète de chacune, c'est-à-dire une forme de gestion des individus qui laisserait à chacun la liberté la plus grande possible pour la réalisation de sa personnalité.

Dans cette forme d'organisation de la société, il ne s'agit plus d'imposer un cadre, un idéal, une autorité particulière reconnue, agréée, encensée, enfin une unité de pensée, mais au contraire de cultiver les différences, les oppositions, les contradictions pour conserver le dynamisme intrinsèque de la vie ; cette société refléterait la vie doit favoriser la manifestation de toutes les disparités ; la richesse d'une civilisation c'est la diversité des individus enfin reconnue comme élément indispensable du progrès et du bien-être de chacun.

L'égoïsme jouant à plein, les individus tendent alors à construire sur tous les plans moral, social, économique, un ordre nouveau qui est l'anarchie, un ordre dont l'équilibre

repose sur l'égoïsme, la liberté extrême de chaque individu, et la possibilité d'offrir à chacun selon ses besoins.

Il ne faut pas croire qu'une pareille éducation représente une société utopique, tout juste imaginable, elle est en fait d'une réalisation prosaïque, bien plus simple que prévu.

Un ordre moral, social économique = l'anarchie

Il est faux de croire que l'ordre autoritaire disparu la morale sombrera, que l'immoralité régnera en maîtresse sur le champ de bataille que serait devenue l'humanité, selon l'espoir des bourgeois.

Les interdits auront sauté, la loi écrite sera abolie et seul le respect égoïste des individus restera ; un respect intégral de la personne amènera les hommes à refuser de condamner ou d'interdire des pratiques qui ne sont pas les leurs en prétextant qu'ainsi elles sont fausses ; toute idée aura droit de cité à condition qu'elle ne veuille jamais soumettre de force un individu à un autre, si certains apprécient masochistement l'autorité ils seront libres d'accepter l'asservissement mais jamais d'imposer leur point de vue à d'autres.

L'honneur et la parole donnée feront loi par le respect de soi-même car l'égoïste sait que s'il y manque envers un camarade il peut s'attendre à ce que celui-ci ou un autre lui manque demain. Les hommes pourront ainsi tolérer toutes leurs croyances comme leurs incroyances, ils pratiqueront l'honneur et la franchise, poussés par les besoins impérieux de conservation et de réflexe de leur égoïsme.

La Moralité avec une majuscule, qui est avant tout le respect de l'individu total, trouvera dans la liberté acquise de l'organisation anarchiste son meilleur terrain d'expansion. Mais l'homme et sa morale feront toujours partie intégrante d'une société d'individus tant il est vrai que l'homme ne peut vivre loin de l'homme, les cas d'espèces mis à part. Il s'en suit un ordre social anarchiste.

L'ordre social est aussi un des bénéficiaires du changement de la société, sur le plan social les hommes se trouveront à agir comme sur le plan moral, en calculant ce qui leur conviendra le mieux ; celui qui le désirera pourra fuir la société et se réfugier en marge mais il saura qu'il ne pourra plus compter sur l'entraide des individus pour le soutenir dans son action pour le meilleur assouvissement de ses besoins mais cependant ceux qui le désireront pourront librement, à titre individuel, aider le solitaire.

L'homme participant à la gestion et au fonctionnement de la société, à la fois acteur et bénéficiaire de l'entraide prendra conscience par l'intermédiaire des décisions et des actions, de son rôle, de sa place, de son importance sociale, ainsi que de l'intérêt qu'il trouve à participer à l'entraide sociale.

L'ordre social comme l'ordre moral découle de l'individu reposant sur la pleine conscience de sa liberté et de son égoïsme, il se sent responsable individuellement de sa personne, pour cela il comprend l'intérêt de participer activement à l'élaboration de la détermination sociale de la société dans laquelle il est inclus. Il surgit ici une notion fondamentale liant l'individu à la société, la notion de responsabilité individuelle.

L'homme s'assume entièrement, moralement, socialement et nous allons le voir économiquement, il se situe par rapport aux autres hommes, par rapport à ses désirs, ses besoins il s'ensuit la responsabilité qu'il porte dans la gestion globale du monde auquel il participe en tant qu'unité.

Chaque individu est responsable individuellement de ses actes, donc du résultat de ces actes dans une société « d'hommes responsables ». Il conviendra donc pour l'homme de mesurer son action, de la raisonner, d'en comprendre les répercussions tant sur les autres que sur lui-même.

(Suite et fin page 11)